

LE 4
JUIF ERRANT,

MÉLODRAME

EN TROIS ACTES ET A GRAND SPECTACLE,

Par **M. CAIGNIEZ** ; K

Musique de M. ALEXANDRE ; Ballet de M. HULLIN.

*REPRÉSENTÉ, pour la première fois, à Paris, sur
le THÉÂTRE DE LA GAÏÉTÉ, le 7 Janvier 1812.*



DE L'IMPRIMERIE DE HOCQUET ET Cie.;
RUE DU FAUBOURG MONTMARTRE, N°. 4.

PARIS,

**Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le
Théâtre Français, n°. 51.**

812.

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

SAMUEL IGLOUF (le Juiferrant).	M. Tautin.
D. RAMIRE D'ALGUNAR , vieux seigneur Castillan.	M. Genet.
THERESINA , fille de D. Ramire.	Mlle. Hugins.
D. FELIX D'ALGUNAR , fils de D. Ramire.	M. Darcourt.
D. SEBASTIEN, Comte de Los Montès, riche et vieux Seigneur, voisin et parent supposé des d'Algunar.	M. Michot.
D. FERNAND de Los Montès, parent des d'Algunar et cru neveu du vieux Comte.	M. Toni.
LEONORA , sœur de D. Fernand.	Mlle. Revalard.
D. ALONSO FUENTES, ami et confident du Comte.	M. Camel.
MARGARITA, vieille gouvernante de la maison d'Algunar.	Mad. Joigny.
PEDRILLO , vieux jardinier du château d'Algunar.	M. Duménis.
Un Alcade et autres gens de justice.	
Bohemiens et Bobemiennes.	
Dames et Seigneurs du voisinage.	
Domestiques des d'Algunar et des Los Montès.	

La scène est en Castille, à peu de distance de Madrid, au château d'Algunar.

Vu au Ministère de la Police générale de l'Empire, conformément aux dispositions du Décret impérial, du 8 juin 1806, et à la décision de Son Excellence, en date de ce jour.

Paris, le 9 décembre 1811.

Le Secrétaire général, SAULNIER.

Vu l'approbation, permis d'afficher et représenter. Ce

Le Conseiller d'Etat, Prefet de Police,
Baron de l'Empire.

PASQUIER.

LE JUIF ERRANT,

MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un jardin en mauvais état. Dans le fond, est une terrasse dont l'escalier et la balustrade n'offrent plus que des ruines : on y voit des statues et des vases également dégradés. Au-delà de la terrasse, sont de vieux arbres régulièrement plantés ; à travers ces arbres, on aperçoit le ciel, et une campagne à perte de vue.

Sur le côté, à gauche, est une aile du château, avec une porte, au-dessus de laquelle est une croisée à grand balcon. Ce bâtiment est d'architecture moresque, et paraît avoir aussi beaucoup souffert des injures du tems, surtout le balcon et les deux ou trois marches de la porte.

Des herbes sauvages, ont cru dans les fentes de la maçonnerie, tant du château que de la terrasse,

SCÈNE PREMIÈRE.

THERESINA, MARGARITA.

MARGARITA venant du château, à Thérésina, qui entre par la droite.

Signora, signora, une lettre ! c'est de dom Ramire, sans doute.

T H É R É S I N A.

De mon père ? ah voyons. Je suis impatiente de savoir... (elle se hâte d'ouvrir la lettre.)

M A R G A R I T A, regardant le ciel.

Ah mon dieu ! je crois que nous ferions bien de rentrer. Voyez comme le tems est noir là-bas !

T H É R É S I N A, lisant.

Eh laisse-moi, Margarita.

M A R G A R I T A.

Eh bien, signora, bonnes nouvelles, sans doute ?

T H É R É S I N A cessant de lire.

Allons, je m'en doutais ; nous sommes nés malheureux et nous le serons toujours.

M A R G A R I T A.

Quoi donc, signora ?

THERESINA.

Hélas, ma chère Margarita, mon père m'écrit qu'il revient ce soir, et que mon frère Felix revient aussi.

MARGARITA.

Bah! et cette bonne place que votre frère devait obtenir, et pour laquelle le seigneur votre père et lui sont allés à Madrid?

THERESINA.

Dépense perdue, voyage inutile, la place était donnée.

MARGARITA.

Là, voyez!

THERESINA.

Mon pauvre frère! il était si content, quand il est parti. » Va, ma chère Thérésina, me disait-il en m'embrassant, la fortune se lassera de nous persecuter; j'obtiendrai la place et je n'en resterai pas là, j'avancerai rapidement. Oui, chère sœur, en toutes choses, il n'y a que le premier pas qui coûte. » Malheureux Felix! et c'est précisément ce premier pas qu'il ne peut faire.

MARGARITA.

Ce qu'il y a de bon avec lui, c'est qu'il ne s'afflige pas longtemps: il jouit plus de ses espérances, que d'autres de leurs succès.

THERESINA.

Mais c'est mon père, qui sera inconsolable; l'avancement de son fils était son unique espoir: à présent, il va se trouver forcé de vendre ce château, malgré son extrême répugnance à laisser passer en d'autres mains cet héritage de nos ancêtres.

MARGARITA.

Bel héritage, en vérité, un château qui tombe en ruines, et qui, malgré son antique magnificence, n'a peut-être pas aujourd'hui quatre pièces qui soient encore vraiment habitables.

THERESINA.

Que veux-tu, Margarita, c'est dans ce château que mon père a vu s'écouler son enfance; et puis, tu sais de quelle idée chimérique, sans doute, il a toujours été préoccupé.

MARGARITA.

Ah oui, ce trésor caché, que don Ramire a toujours cherché inutilement dans tous les coins du château; mais son idée n'est pas si chimérique.

THERESINA.

Bon! tu peux croire...

MARGARITA.

Oui signora, il y a plus de deux cents ans que l'opinion du trésor caché, a passé de père en fils dans la famille: on dit qu'en 1400 et tant, un don Gabriel d'Algunar, l'un de vos ancêtres, ayant été prévenu d'une incursion des maures, s'était empressé de cacher dans un endroit de ce château, son or, ses pierreries, et tout ce qu'il avait de plus précieux. Ce Gabriel est mort, sans avoir en le tems de révéler à qui que ce fût, le

secret du lieu qui renfermait son trésor, et rien n'indique qu'aucun de ses descendans l'ait jamais trouvé.

THERESINA.

Voilà, je le crains, ce qui empêchera toujours mon père de vendre ce domaine, quelque besoin qu'il ait de cette ressource.

MARGARITA.

Écoutez donc, on n'aime point à s'être donné tant de peines inutiles. Après trente ans de sa vie, passés à chercher dans les énormes liasses de ses papiers de famille, quelque note indicative sur ce précieux dépôt, don Ramire peut-il s'arrêter en si beau chemin ?

THERESINA.

Ne plaisantons point : l'état de détresse où nous allons nous trouver plongés, ne me rendra pas la moins à plaindre. Tu sais que ma cousine Léonora est venue me voir hier, et que nous causames fort long-tems.

MARGARITA.

Cela ne m'a pas étonnée ; ne faut-il pas qu'elle vous parle de don Félix votre frère, qu'elle aime si tendrement ? ne faut-il pas que vous lui parliez de vos inquiétudes, sur le sort de son frère Fernand, pour qui votre cœur soupire également ?

THERESINA.

Léonora était venue pour m'apprendre que son oncle, le comte de Los Montès, ne cessait de parler de moi, depuis quelques jours, et qu'il ne s'agissait de rien moins de sa part, que de m'offrir sa main et sa fortune.

MARGARITA.

Ah ! que n'apprenez-vous ? une fortune immense, avec un mari de soixante ans ; c'est superbe, signora : le seigneur votre père n'a plus qu'à jeter au feu toutes ses papperasses, voilà le trésor tout trouvé.

THERESINA.

Je ne pense point ainsi, Margarita, j'ai donné mon cœur à Fernand ; Fernand est malheureux, cet engagement est sacré. Et de quel œil puis-je voir le comte, après ses procédés envers son neveu ; il l'a chassé, l'a fait embarquer sur un vaisseau corsaire, en qualité de simple écrivain ; et cela dans la vue de le perdre et de ne plus jamais entendre parler de lui.

MARGARITA.

Oh c'est une indignité ; et s'il est vrai que tout le bien qu'il possède... mais vous ignorez peut-être encore quels singuliers bruits il a couru dans le tems.

THERESINA.

Quels bruits, donc ?

MARGARITA.

On se disait tout bas, dans ma jeunesse, que don Sébastien de Los Montès, (le comte actuel, votre prétendu) n'était point le fils de l'ancien comte de Los Montès.

THERESINA.

Comment ?

MARGARITA.

Le dernier comte n'était pas riche par lui-même ; il avait épousé une Léonora d'Algunar, qui était de votre famille, et qui lui avait apporté de grands biens. Cette dame, d'une complexion fort délicate, faillit périr en donnant le jour à Sébastien, son premier-né : on a donc prétendu que cet enfant n'avait vécu que quelques jours ; mais que le fils de sa nourrice, lui avait été substitué, pour conserver au comte une fortune que la santé chancelante de son épouse menaçait à chaque instant de lui enlever. Cependant Léonora se rétablit, contre toute attente, et, cinq ans après, mit au monde un second fils, qui depuis fut le père de votre cousine Léonora et de votre cher Fernand. Au reste, il n'a jamais existé de preuves de cette substitution, et le comte est tranquille.

THERESINA.

Nous devons croire qu'en effet ces bruits étaient sans fondement.

Elle se remet à lire la lettre de son père. Pendant le dernier récit de Margarita, le théâtre s'est obscurci par degrés, et des nuages noirs sont descendus sur le ciel du fond.

MARGARITA.

Eh voyez, voyez donc signora ; il se prépare un orage affreux, une averse épouvantable : croyez-moi, rentrons bien vite.

THERESINA, lisant.

Oui, tout à l'heure, quand j'aurai fini...

MARGARITA.

Mais il sera trop tard, quand vous aurez fini ! là ! que vous disais-je ?

(Bruit d'un ouragan furieux, la porte du château se ferme avec violence. On voit des ardoises, des feuilles, des branches d'arbres, qui tombent de tous côtés ; la force de l'ouragan renverse un ou deux arbres sur la terrasse, fait battre la croisée du balcon et en brise les vitres.)

THERESINA, courant avec Margarita, pour rentrer au château

O ciel !

MARGARITA.

Ah mon dieu ! la porte qui s'est fermée ! c'est fait de nous, c'est fait de nous !

(Elles courent toutes deux se mettre à l'abri sous des arbres. L'ouragan s'apaise, et les nuages noirs disparaissent.)

THERESINA, quittant son abri.

Eh mais, vois donc, Margarita, voilà qui est déjà passé.

MARGARITA.

Oh bien oui, passé ! pour recommencer de plus belle.

THERESINA.

Rassure-toi, te dis-je, le ciel s'éclaircit de ce côté.

MARGARITA, se rassurant.

Eh oui, vraiment ! ah ! je respire. *(regardant le balcon.)*

Santa Madona! toutes les vitres de ma chambre, qui sont brisées! Bon dieu, quel ouragan! il me fait penser à un dicton de mon pays, que j'ai cent fois entendu répéter dans mon enfance. Quand il survenait comme cela de ces terribles coups de vent qui font battre les portes, brisent les fenêtres et enlèvent les toits des maisons, on ne manquait jamais de dire : voila le Juif errant qui passe...

THERESINA.

Quelle folie! allons, faisons le tour et nous rentrerons par la grande porte.

MARGARITA.

Mes pauvres vitres! (à Thérésina qui s'éloigne.) Signora, n'allons pas si loin, j'entends Pedrillo qui ouvre cette porte. (Thérésina s'arrête.)

SCENE II.

PEDRILLO, MARGARITA, THERESINA.

MARGARITA.

Eh bien, mon cher Pedrillo!

PEDRILLO, tout essaré, venant du château.

Ah! je vous cherchais partout, signora.

THERESINA.

Qu'est-ce donc?

PEDRILLO.

Ouf! laissez-moi respirer... j'étais au bout d'l'avenue, quand j'avons vu... Ah mon dieu! quequ'c'est qu'ça?

THERESINA.

Que veux-tu dire?

MARGARITA.

Qu'as-tu vu?

PEDRILLO.

Tenez, signora, tenez, Margarita, c'est une chose... vous avez entendu c'coup d'vent tout à l'heure?

MARGARITA.

Il demande si nous l'avons entendu! juste ciel?

PEDRILLO.

Eh ben, c'maudit coup d'vent n'est-i pas venu faire un tourbillon tout juste à côté d'moi? c'est qu'i n's'en est pas fallu d'la largeur de ma main, que j'nous trouvions pris et emporté comme un brin d'paille, au d'ssus des plus grands arbres. Mais v'la ben une autre histoire; que croyez-vous qu'il est resté à la place de 'tourbillon, quand il a été passé?

MARGARITA.

Une place nette et bien balayée, sans doute.

PEDRILLO.

Oui, oui, Margarita; mais sur cette place nette?

MARGARITA.

Eh bien, qu'y as-tu vu ?

PEDRILLO.

Un homme.

THERESINA, et MARGARITA ensemble.

Un homme.

PEDRILLO.

Oui, un homme que l'ouragan aura enlevé je n'sais où, pour l'apporter là d'avant moi et m'faire la plus belle peur que j'aye jamais eue de ma vie.

MARGARITA.

Un homme vivant ?

PEDRILLO.

Vivant et parlant, morguienne !

THERESINA.

Que t'a-t-il dit ?

PEDRILLO.

Après être r'venn d'son étourdissement, il a r'gardé autour de lui, m'a vu là, et m'a crié : l'ami, me diras-tu en quel pays je suis ? — en Castille, ai-je répondu. — Et ce château là-bas ? — c'est celui d'Algunar. — Ah ! dit-il vivement, pourrais-tu m'apprendre... Comme à ces mots, il venait droit à moi, ma peur a redoublé et je me suis enfui, sans lui répondre.

THERESINA.

Le poltron !

PEDRILLO.

Pardi, signora, q'pouvais-je penser d'un homme apporté là par l'ouragan, qui me d'mande tout d'abord, en quel pays il est ? n'est-ce pas la question d'un homme qui arrive tout fraîchement du bout du monde ?

MARGARITA.

Il a raison.

THERESINA, souriant.

Ce pauvre Pédrillo ! rentrons, Margarita.

PEDRILLO, regardant vers le fond.

Eh t'nez, le v'la ! le v'la !

MARGARITA.

Qui donc ?

PEDRILLO.

L'homme de l'ouragan.

MARGARITA.

Eh mon dieu !

THERESINA.

Que vient faire ici cet homme ?

PEDRILLO.

Vous l'voyez ben, il s'promène ; il attend p't'être la commodité d'un autre coup d'vent pour continuer sa route.

SCENE III.

IGLOUF et les Précédens.

PEDRILLO.

Tiens, comme il examine tout!

(On aperçoit Iglouf qui s'avance lentement sur la terrasse, en regardant autour de lui.)

THERESINA, vivement.

Pédriilo, allez lui demander qui il est et ce qui l'amène.

PEDRILLO.

J'y vas, signora. *(il reste.)*

THERESINA.

Margarita, tu viendras me rendre compte. *(elle rentre au château.)*

SCENE IV.

MARGARITA, IGLOUF, PEDRILLO.

(Iglouf s'arrête et paraît considérer avec une vive attention le balcon qui est au-dessus de la porte du château.)

MARGARITA.

Eh mais, c'est sur le balcon de ma chambre à coucher que ses yeux semblent maintenant fixés. Je commence à m'inquiéter, moi : vas donc, Pédriilo.

PEDRILLO.

Oui, oui, j'y vas. *(il hésite, fait un pas et puis s'arrête.)*
Tiens ! il parle tout seul ! *(il écoute.)*

IGLOUF, regardant le balcon.

C'est là que je l'ai vue pour la dernière fois !

MARGARITA, à elle-même.

Qu'est-ce qu'il dit donc ?

PEDRILLO, revenant à Margarita, et à voix basse.

Margarita, il a dit avec un gros soupir : « c'est là que je l'ai vue pour la dernière fois. »

MARGARITA.

Il a dit cela ! et en regardant ma fenêtre ! c'est donc quelqu'un de ma connaissance ?

PEDRILLO.

Ah bah ! vous voulez rire.

MARGARITA.

Pas du tout. Songe donc qu'il y a trente ans que j'habite cette chambre ; il est vrai qu'anciennement c'était la chambre d'honneur et l'une des plus belles du château : mais cet homme ne paraît pas avoir trente-six ans, ainsi...

Juif errant.

PEDRILLO.

Eh jarni ! j'crois vraiment qu'c'est à nous qu'il en veut ; le v'là qui vient ici !

(*Iglouf descend la terrasse et s'approche.*)

MARGARITA, avec des révérences.

Monsieur désire-t-il de nous quelque chose ?

IGLOUF.

Pardon, signora. Je suis venu jadis dans ce château, mais l'état où je le retrouve ..

MARGARITA.

Ah ! vous êtes déjà venu ici. Je ne me rappelle nullement vos traits.

IGLOUF.

Cela ne m'étonne point : mais faites-moi la grace de me répondre : quel est aujourd'hui le propriétaire de ce domaine ?

MARGARITA.

Toujours le même.

IGLOUF.

Le même !

PEDRILLO.

Oui, sans doute. Qui est-ce qu'était le propriétaire quand vous êtes v'ni ?

IGLOUF.

C'était un seigneur d'Algunar, qui avait une fille charmante.

PEDRILLO.

Eh ben, c'est toujours lui qu'est l'maître du château ; i's'porte ben et sa fille aussi.

IGLOUF, vivement.

Il se porte bien, dites-vous, et sa fille .. (*à part, en souriant.*) A quoi pensai-je donc, ce sont ses descendans. (*haut.*) Vous m'en voyez enchanté : ne pourriez-vous me présenter à lui ?

MARGARITA.

Monsieur, cela n'est pas possible en ce moment ; don Ramire est absent, mais nous l'attendons aujourd'hui même avec son fils. Si monsieur voulait se reposer ..

PEDRILLO.

Vous d'vez en avoir grand b'soin.

IGLOUF.

Jamais je ne me repose.

MARGARITA.

Eh bien, c'est comme moi, je suis debout du matin au soir pour yaquer au tracas de la maison.

IGLOUF.

Votre tracas et le mien sont bien différens, signora.

MARGARITA, à part.

J'ai beau le regarder, je ne me remets pas ce visage là. Mais lui peut-être .. (*haut.*) Vous me reconnaissez sans doute, car vous n'avez pu venir ici sans m'avoir vue.

IGLOUF.

Pardonnez-moi, signora, je suis venu dans cette maison, bien long-tems avant que vous y fussiez.

MARGARITA.

Vous n'y pensez pas, monsieur; j'y étais déjà que vous n'étiez peut-être pas encore au monde, et je n'en suis jamais sortie. Mais probablement j'avais quelques années de moins, quand vous m'avez vue: quoi qu'il en soit, il n'y a pas encore si long-tems qu'on venait sous ma fenêtre, pincer la guitare et chanter la tendre romance.

IGLOUF.

Je vous crois, mais dites-moi, je vous prie...

MARGARITA.

Vous connaissez, à ce qu'il m'a paru tout à l'heure, cette fenêtre, avec ce balcon.

IGLOUF.

Ah! ce balcon, où jadis... (*soupirant.*) ah! oui, je le connais.

MARGARITA, *se rengorgeant.*

Eh bien, monsieur, c'est moi qui...

IGLOUF.

Quel bel aspect présentait ce balcon richement décoré, au milieu de ces deux grands ormes qui l'ombrageaient de chaque côté!

PEDRILLO.

Qu'est-ce qu'il dit donc? il n'y a jamais eu d'ormes plantés là.

MARGARITA.

Non certainement; car on n'a jamais pu tenir dans ma chambre, pendant l'ardeur du jour.

IGLOUF.

C'est donc vous, signora, qui occupez cet appartement?

MARGARITA.

Oui, monsieur, c'est moi.

IGLOUF, *à lui-même.*

Comme tout est changé!

MARGARITA.

Vous n'êtes guères galant.

IGLOUF.

C'est du château que je parlais.

MARGARITA.

Pardi! ce n'est pas un château qui change si vite, et depuis que je connais celui-ci...

IGLOUF.

C'est donc que vos maîtres ne sont pas riches, pour le laisser ainsi tomber en ruines.

MARGARITA.

Riches? hélas! ils sont loin de l'être.

IGLOUF.

Ah!... et n'a-t-on jamais rien trouvé dans ce château?

PEDRILLO.

Bon! c'trè-or... on vous a donc conté ça aussi, à vous. Ah! ben oui, trouvé! v'là pus d'cent ans qu'on le cherche, et ça toujours été peine perdue. Allons, j'vois ben qu'vous connaissez l'pays, et qu'malgré c'qui m'a paru d'abord, vous n'y êtes pas tout-à-fait tombé des nues.

MARGARITA, *allant pour rentrer au château.*

Eh bien, je vais dire à notre jeune maîtresse... mais la voilà. Venez, venez, signora, cet étranger est une ancienne connaissance de la maison. *(Thérésina paraît.)*

SCÈNE V.

THERESINA, et les Précédens.

IGLOUF, *vivement.*

Que vois-je? par quel prestige... Thérésina!

THERESINA.

Margarita, est-ce que l'on m'a nommée à monsieur?

MARGARITA.

Non, signora.

IGLOUF.

Est-ce que par hasard le nom je viens de prononcer serait aussi le vôtre, signora?

THERESINA.

Oui, monsieur.

IGLOUF,

Admirable rapport! il faut qu'avec tous les traits de celle dont vous m'offrez l'image, vous portiez aussi son nom! ah! signora, quels souvenirs votre vue retrace à ma pensée! étrange vicissitude des choses humaines! le tems destructeur exerce en vain ses ravages, altère, consume tout ce qui est soumis à son empire, la nature toujours la même, comme aux premiers jours du monde, brille de l'éclat d'une éternelle jeunesse; et chaque âge qui s'éroule, voit se reproduire, sur de nouveaux visages, la même fraîcheur, et jusqu'aux mêmes traits qui encharmaient les yeux dans les âges précédens. O Thérésina! devais-je m'attendre à vous revoir aujourd'hui!

THERESINA.

Quelle était donc cette personne dont, selon vous, j'ai les traits et le nom?

IGLOUF.

Elle était de votre famille; mais pardon, signora; une pareille confiance ne convient ni à la candeur, ni à l'ingénuité de votre âge.

THERESINA.

Est-il vrai, monsieur, comme vient de nous le raconter Pédrillo, que vous avez failli devenir victime de ce terrible ouragan?

IGLOUF.

Signora, j'ai échappé à des dangers bien plus terribles que celui-là, à l'incendie, aux naufrages, à l'éroulement d'un palais, à l'éruption d'un volcan. Telle est ma destinée que le monté entier se bouleverserait, qu'on me verrait rester debout sur ses débris. Tout peut me faire souffrir, et rien ne peut me donner la mort.

THERESINA, à part.

Cet homme est bien singulier!

PEDRILLO, bas à Margarita.

J'crais qu'sa tête est un peu... c'est l'tourbillon qu'aura fait ça.

MARGARITA.

Puisque monsieur connaît si bien la famille d'Algunar, ne connaîtrait-il pas aussi un cousin de la signora, le comte de Los Montès, qui a dans notre voisinage un magnifique château. C'est lui qui est riche! mais c'est comme cela dans les familles, tout d'un côté, rien de l'autre.

IGLOUF.

Un parent de la signora que vous appelez Los Montès?

MARGARITA.

Oui, son père avait épousé une d'Algunar.

IGLOUF, réfléchissant.

Los Montès!.. quel âge peut-il avoir?

THERESINA.

Soixante ans à peu près.

IGLOUF.

N'a-t-il pas dans sa jeunesse fait un voyage au Bengale?

MARGARITA.

Oui.

IGLOUF.

Son père n'a-t-il eu que lui d'enfant?

MARGARITA.

Celui-ci est l'aîné. Il a eu un frère qui a laissé deux enfans sans fortune, une fille charmante que le comte a recueillie comme par charité, et un fils que cet oncle barbare a forcé de s'embarquer, et qui traîne sans doute loin d'ici une vie fort misérable.

IGLOUF.

Une vie misérable! et cet oncle est dans l'opulence!

THERESINA, à elle-même.

Malheureux Fernand!

IGLOUF.

Vous vous intéressez à ce jeune homme, signora?

THERESINA, timidement.

Monsieur...

MARGARITA.

Oui, oui, monsieur, nous nous y intéressons beaucoup, et à sa

sœur Léonora aussi. Le pauvre don Félix, mon jeune maître... cela ferait deux si jolis mariages!

IGLOUF.

J'ai trouvé jadis certain papier... malheureusement je ne l'ai point sur moi. Il faudrait... mais je dois m'assurer auparavant que c'est ce même Los Montès...

THERESINA.

Comment donc, monsieur?

IGLOUF.

Nous en reparlerons, signora.

THERESINA, à elle-même.

Un certain papier!

IGLOUF, à Theresina.

Signora, le vif intérêt que je n'ai cessé de prendre à tout ce qui regarde la noble famille d'Algunar, me fera peut-être trouver des moyens de rendre à vous et aux vôtres quelques services importants, pendant le court séjour qu'il m'est permis de faire dans cette contrée; au revoir, signora. *(Il va pour sortir.)*

THERESINA.

Mais, monsieur... *(Se retournant.)* Ah mon dieu! voilà le comte de Los Montès qui vient ici!

MARGARITA.

Bon! c'est du fruit nouveau. Il est avec son âme damnée, don Alonso Fuentes.

PEDRILLO.

Ah oui, c'est c't'homme si sérieux, qu'on dirait qu'il n'a jamais ri d'sa vie.

IGLOUF, prêt à sortir, s'arrêtant.

Voyons donc si c'est celui... *(voyant venir le comte.)* En effet, tout vieillis qu'ils sont, je crois reconnaître ces traits-là.

SCENE VI.

Les Précédens, LE COMTE en vieux chasseur ridicule.
ALONSO FUENTES.

LE COMTE.

Bonjour à ma charmante cousine.

THERESINA.

Seigneur...

LE COMTE.

Vous êtes peut-être étonnée de me voir; c'est que j'ai certaine proposition à faire à don Ramire... pardon, cousine, de me présenter chez vous dans cet état. Nous chassions, lorsque ce maudit ouragan nous a surpris. Ma foi, j'ai vu le moment... *(apercevant Iglouf qui l'examine.)* Cet homme est-il de votre connaissance?

THERESINA.

Non, Seigneur. Il désire parler à mon père; mais don Ramire n'est pas encore revenu de Madrid. C'est ce soir que je l'attends.

LE COMTE.

Ah! le cher cousin est allé à Madrid. (*Regardant Igloof.*) J'ai vu cet homme-là quelque part.

IGLOUF.

C'est au Bengale apparemment.

LE COMTE.

Au Bengale! y pensez-vous? il y a au moins quarante ans que j'ai fait ce voyage.

IGLOUF.

Oui, il y a ce tems, à peu près.

LE COMTE.

Eh! mais, vous n'avez pas même cet âge, vous.

IGLOUF.

Je le passe de beaucoup.

LE COMTE.

Allons donc, vous plaisantez. Il est vrai que vos traits ne me sont point inconnus, mais je ne puis me rappeler où je les ai vus.

IGLOUF.

C'est au Bengale, vous dis-je. Ayant appris que vous teniez par votre mère à la famille d'Algunar, j'allai vous voir pour vous prier de m'en donner des nouvelles.

LE COMTE!

En effet, un homme est venu... mais, si j'ai bonne mémoire, celui que je me rappelle avait dès-lors l'âge que vous avez à présent. Ce ne pouvait donc être vous.

IGLOUF.

C'était moi; je vous trouvai dans une salle basse, décorée d'une tenture de la Chine, à grands personnages sur un fond jaune. Vous étiez étendu sur une ottomane de la même couleur, cherchant à faire taire un petit chien marqué de noir et de blanc, qui aboyait contre un sapajou que vous veniez d'acheter.

PEDRILLO, à part.

Tatigué! queu' mémoire!

LE COMTE.

Parbleu! c'est bien cela. La tenture à fond jaune, le petit chien noir et blanc...

PEDRILLO.

Le sapajou.

LE COMTE.

Je me reconnais-là. Mais comment se peut-il...

IGLOUF.

Vous êtes le comte de Los Montès?

LE COMTE.

Oui.

IGLOUF.

Bien certainement?

LE COMTE.

Bien certainement. (*A Alonso.*) Voyez un peu la singulière question!

ALONSO, *parlant toujours avec poids et mesure.*
 Oui, très-singulière.

IGLOUF.

Vous rappelez-vous la perte que vous faites à cette époque d'un papier fort important?

ALONSO, *à part.*

Ah! ah!

LE COMTE.

Un papier important. (*à part.*) Est-ce la lettre de mon père qu'il veut dire?

THERESINA, *bas à Margarita.*

Un papier important!

LE COMTE, *à Iglouf.*

Non, je ne me souviens nullement d'avoir rien perdu.

IGLOUF.

Cela m'étonne.

LE COMTE.

Mais qui diable êtes-vous?

IGLOUF.

Je suis... porteur de fâcheux souvenirs. (*à Theresina.*) Au revoir, signora; je reviendrai quand votre père sera de retour.

THERESINA.

Mais pourquoi ne pas attendre...

IGLOUF.

Non, signora. Je reste difficilement long-tems à la même place. (*au comte en sortant.*) Ah! vous êtes le comte de Los Montès!

(*Le comte reste tout stupéfait en le regardant en aller.*)

PEDRILLO, *à part.*

Faut qu'je l'suivions un peu, pour voir...

(*Il suit Iglouf de loin, et sort après lui.*)

SCENE VII.

MARGARITA, THERESINA, LE COMTE, ALONSO.

THERESINA.

Vois donc, Margarita, comme le comte a l'air intrigué de ce que lui a dit l'étranger.

ALONSO, *au comte, qui est resté immobile de stupéfaction*

Eh bien, oher comte, qu'avez-vous donc?

LE COMTE.

Mon cher Alonso Fuentes, je ne suis pas encore revenu de mon étonnement. (*à Theresina.*) Et vous ne connaissez pas cet homme-là, cousine.

THERESINA.

Pas du tout, mon cousin; mais ne venez-vous pas vous reposer au château?

LE COMTE.

Bien des grâces, chère cousine. (*A lui-même.*) Au Bengale! (*A Thérésina.*) Je reviendrai, car j'ai à causer avec votre père. J'étais venu aussi dans l'intention de vous dire, à vous-même, beaucoup de choses...

THÉRÉSINA.

A moi?

LE COMTE.

Oui, à vous, fripponne.

THÉRÉSINA.

Mon cousin, puisque vous ne voulez pas entrer, souffrez...

LE COMTE.

Que je ne vous retienne pas, ma belle amie. (*lui prenant la main*) J'ai cependant bien envie de vous dire combien ces yeux-là... (*se retournant à Alonso.*) Jusqu'à mon sapajou qu'il se rappelle!

ALONSO.

Et votre tenture jaune!

THÉRÉSINA, *bas à Marguerita.*

Léonora m'avait dit la vérité. Que je suis malheureuse!

LE COMTE, *à Thérésina qui s'éloigne.*

Ah! pardon, belle Thérésina, pardon de mon impolitesse; ma tête est vraiment...

(*Thérésina lui fait une grande révérence et rentre au château avec Marguerita.*)

SCENE VIII.

LE COMTE, ALONSO.

LE COMTE, *à lui-même.*

Elle est adorable! mais cet original que je viens de rencontrer là... qui peut-il être?

ALONSO.

Il est, vous a-t-il dit, porteur de fâcheux souvenirs.

LE COMTE.

Fâcheux, oui, ma foi, c'est le mot, mon cher Fuentès. Cet homme connaîtrait-il la substitution qui m'a mis à la place du premier né du dernier comte?

ALONSO.

Ce papier important qu'il sait que vous avez perdu! pouvez-vous douter qu'il n'ait voulu parler de la lettre que le Comte vous avait écrite? Je vous l'ai dit dans le tems, quand à votre retour de l'Inde vous êtes venu me consulter sur vos inquiétudes; vous avez fort mal fait de ne point brûler cette lettre aussitôt après l'avoir lue. Cet homme l'a trouvée peut-être.

LE COMTE.

Et quand cela serait, quel usage en peut-on faire? Je dirai: la

Juif errant.

lettre ne m'est pas parvenue, j'ai possédé de bonne foi, la prescription est acquise et je garde ce que je tiens.

ALONSO.

Mais n'avez-vous pas répondu à cette lettre?

LE COMTE.

Qui.

ALONSO.

Autre imprudence.

LE COMTE.

Je n'ai pu m'en dispenser. Il fallait rassurer la conscience du vieux Comte, l'empêcher surtout de faire lui-même, à ses derniers momens, une déclaration publique qui m'aurait perdu. Je me hâtai donc de lui répondre que j'étais résolu de suivre de point en point ses intentions, en faveur de celui que j'appelais mon frère. Mais ma réponse était conçue de manière à ne pouvoir rien conclure contre moi.

ALONSO.

Sauf le cas où l'on pourrait la comparer à la lettre à laquelle elle répond.

LE COMTE.

Parbleu! avec de pareilles suppositions...

ALONSO.

Vous n'avez donc point retrouvé cette réponse dans les papiers du feu Comte?

LE COMTE.

Eh! non, vraiment. Vous devez vous rappeler que nous l'avons long-tems cherchée ensemble. Il faut croire que le Comte l'aura brûlée.

ALONSO.

Bon, brûlée, il était mourant quand il l'a reçue. Je crois plutôt qu'elle sera tombée entre les mains de quelqu'un qui l'aura gardée.

LE COMTE.

Pourquoi gardée?

ALONSO.

Que sais-je, moi?

LE COMTE.

Eh! vous me feriez damner! que diable, ce n'est pas après tant d'années de silence que je dois craindre de voir reparaitre précisément aujourd'hui la lettre perdue dans l'Inde, et la réponse égarée en Castille.

ALONSO.

Mais cet homme de tout à l'heure...

LE COMTE.

Eh bien, cet homme, cet homme! c'est un fou. Me persuadera-t-il, quand il paraît tout au plus avoir la trentaine, qu'il m'a vu au Bengale il y a quarante ans? il n'a donc fait que me répéter ce qu'il aura sans doute entendu dire.

ALONSO.

Cela ne se peut pas. Quand des choses de si peu d'importance sont restées dans la mémoire, il faut qu'on les ait vues.

LE COMTE.

Il faut qu'on les ait vues! savez-vous que vous êtes désespérant, mon cher Alonso? Mais je suis tranquille, parfaitement tranquille. Fernand, mon prétendu neveu, est parti pour ne revenir jamais; j'y ai mis bon ordre. Sa sœur, Léonora, ne sera plus long-tems à ma charge, je songe à la marier.

ALONSO.

A son cousin Félix d'Algunar, peut-être?

LE COMTE.

Non pas, non pas. J'ai en vue l'un de mes vieux amis, qui est riche, et qui la prendra sans dot.

ALONSO.

Je croyais, moi, que, par manière de restitution, vous auriez pu.

LE COMTE.

Point du tout. Je ne restitue rien. Ecoutez donc, je me fais vieux, la fortune rajeunit, et j'ai besoin de cette jeunesse-la pour épouser la charmante Thérésina d'Algunar. J'étais venu pour la demander à son père.

ALONSO.

Voudra-t-elle de vous?

LE COMTE.

Demander si elle voudra être riche! Qu'est-ce que j'entends?

(On entend une musique d'instrumens à vent, avec tambours de basque et triangles.)

ALONSO.

C'est une troupe de Bohémiens qui vient de ce côté.

LE COMTE.

Oui, vraiment! parbleu, ils arrivent à propos. J'ai envie de les retenir pour donner, dans mon château, une fête à ma prétendue.

ALONSO.

C'est fort bien pensé.

SCENE IX.

Les Précédens, D. FERNAND, en Bohémien, Bohémiens et Bohémiennes, ensuite THERESINA et MARGARITA au balcon.

(Les Bohémiens arrivent en achevant leur symphonie.)

FERNAND.

Arrêtez, mes amis, c'est ici. (A part.) Voyons si elle paraîtra.

(Les Bohémiens préludent en se retournant vers le balcon.)

LE COMTE, *après la prélude.*
Pourquoi s'arrêtent-ils là ?

UNE BOHÉMIENNE *chante.*

Jeté sur de lointains rivages,
Jeune et sensible troubadour
Chantait à des peuples sauvages
Sa douce amie et son amour.
En vain du couchant à l'aurore,
Il a vu mille appas divers,
Pour lui la beauté qu'il adore
Est seule encor dans l'univers.

(Thérésina et Margarita paraissent au balcon pendant la ritournelle.)

FERNAND, *à part.*

Grand dieu ! la voilà !

LE COMTE, *en même tems.*

Bon ! la voilà.

LA BOHÉMIENNE *chante ce second couplet.*

Bravant les dangers, l'indigence,
Notre malheureux troubadour,
N'a qu'un penser dans sa souffrance,
C'est son amie et son amour.
Ah ! fut-il vingt ans de sa belle
Séparé par les vastes mers,
Il dira, s'il revient près d'elle :
N'ai vu que toi dans l'univers.

THÉRÉSINA, *répétant la fin de l'air.*

Dira-t-il, s'il revient près d'elle,
N'ai vu que toi dans l'univers.

FERNAND, *à lui-même.*

Oh ! oui, charmante Thérésina !

LE COMTE, *à part.*

Bien, bien, ma foi ! quand elle aurait appris cet air... (A Fernand) Ecoutez un peu ici.

FERNAND, *à part.*

O ciel ! c'est mon oncle.

LE COMTE, *le tirant à l'écart et lui donnant de l'argent.*

Dites que c'est de la part de D. Sébastien de Los Montès.

FERNAND.

Volontiers. (*se rapprochant du balcon.*) Signora, c'est de la part de D. Fernand de Los Montès.

THÉRÉSINA, *vivement.*

Fernand !

LE COMTE.

Qu'est-ce qu'il dit donc ? (A Fernand.) Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela. Je vous ai dit Sébastien. Où diable va-t-il chercher...

FERNAND.

Ah ! pardon. J'avais entendu Fernand.

LE COMTE.

Il y a cependant bien de la différence.

FERNAND.

Sans doute. C'est par distraction que j'ai confondu...

THÉRÉSINA, *au balcon.*

Mais c'est sa voix, Margarita!

FERNAND, *au Comte.*

Je vais réparer ma faute. (*se rapprochant du balcon.*) Signora ; c'est D. Sébastien de Los Montès... (*Thérésina se retire.*)

LE COMTE.

Comment, au lieu de me remercier...

FERNAND, *au Comte.*

Vous êtes content, n'est-ce pas?

LE COMTE, *avec humeur.*

Oui, oui, très-content. (*A part.*) C'est par pudeur peut-être qu'elle n'est pas restée là.

FERNAND, *à part.*

Il ne me reconnaît pas.

LE COMTE, *à Fernand.*

Écoutez, M. le Bohémien ; moyennant un honnête salaire, puis-je compter sur vous et votre monde, pour une fête que je veux donner demain?

FERNAND.

Nous sommes à vos ordres.

LE COMTE.

En ce cas, arrêtez-vous dans le village, je vous ferai avertir ; voilà pour payer votre gîte. (*il lui donne de l'argent.*)

FERNAND.

Vous serez content, seigneur.

LE COMTE.

Au revoir. (*A Alonso.*) Prétendre qu'il m'a vu au Bengale!

ALONSO.

Mais vous êtes tranquille.

LE COMTE.

Certainement, certainement On ne peut plus tranquille.

(*Il s'éloigne avec Alonso.*)FERNAND, *à part.*

Ma chère Thérésina ne m'a pas reconnu sans doute.

(*Il va pour sortir avec les Bohémiens ; Thérésina reparait au balcon.*)

THÉRÉSINA, *sur le balcon.*

Voyons si c'est lui. (*appelant.*) Fernand!

(*Fernand se retourne, ôte sa fausse barbe et envoie des baisers à Thérésina. Le Comte, qui était sorti, reparait et envoie aussi des baisers. Thérésina salue de la main Fernand à plusieurs reprises. Le Comte, à qui Fernand est caché par les Bohémiens, prend cela pour lui.*)

LE COMTE, *à lui-même.*

Je ne me sens pas de joie ! je crois qu'elle me renvoie mes baisers.

(*Le même jeu recommence, tandis que le rideau tombe.*)

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le théâtre représente une salle gothique et fort délabrée, avec une porte dans le fond et deux grandes croisées, garnies de vieux vitraux, raccommodés en plusieurs endroits. A travers ces croisées et la porte on voit la cour du château et les débris d'une grille devant une longue avenue.

On remarque dans la cour, à gauche, une ruine qui paraît être l'entrée d'une citerne.

Dans la salle sont de vieux meubles, tels que tables, sièges, consoles, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

THERESINA et MARGARITA, entrant par la gauche,
LEONORA, arrivant précipitamment par la porte du fond.

(Léonora a une mise très-simple.)

MARGARITA, entrant la première.

Venez, venez, signora, c'est votre cousine qui accourt vous voir.

THERÉSINA, à Léonora qui entre.

C'est toi, ma chère Léonora.

LÉONORA.

Cousine, ton père n'est donc point encore arrivé?

THERÉSINA.

Non. Je commence à m'impatienter.

LÉONORA.

Ma chère Thérésina, je viens en ambassade de la part de quelqu'un que tu devines déjà, je gage.

THERÉSINA, vivement.

De Fernand?

LÉONORA.

Oui. Il m'a dit que tu l'avais reconnu.

THERÉSINA.

Oh! tout de suite.

LÉONORA.

Ah! Thérésina, l'agréable surprise! je me promenais dans le parc, un de ces Bohémiens, qui sont dans le village, m'aborde sous prétexte de me dire sa bonne aventure, il regarde ma main et me dit: vous reverrez bientôt votre frère. Je le vois, me suis-je écrié! car j'avais reconnu sa voix. Mon pauvre frère! que de traverses il a essuyées! Esclave en Afrique, c'est par miracle qu'il s'en est échappé. Dépouillé de ressources, il a traîné de contrée en

contrée la vie la plus misérable. Arrivé enfin sur les frontières de l'Espagne, le hasard lui fait rencontrer une troupe de Bohémiens, qui lui offrent de l'associer à leur vie vagabonde. La nécessité commande, il accepte, il brûlait du désir de se rapprocher de toi, de te revoir, et tu penses bien que sa première information a été de me demander si tu l'aimais toujours.

THÉRÉSINA.

Et tu lui as répondu...

LÉONORA.

Je ne m'en souviens pas trop ; mais ma réponse m'a valu de sa part un embrassement qui a failli m'étouffer.

THÉRÉSINA.

Eh bien, quel est l'objet de ton ambassade ?

LÉONORA.

Ah ! le voici : mon oncle veut donner une fête où ta famille doit être invitée. Les Bohémiens sont appelés pour contribuer aux divertissemens, et Fernand te prie, te conjure par ma bouche de faire tout ce qui dépendra de toi pour engager ton père à t'y amener.

THÉRÉSINA.

Je doute que mon père soit disposé...

LÉONORA.

Tes prières le détermineront ; mon frère désire aussi, avant de se faire reconnaître de son oncle, que D. Ramire et toi veuillez employer vos soins à lui ménager une réconciliation.

THÉRÉSINA.

Cela me paraît bien difficile, surtout maintenant que son oncle est son rival.

LÉONORA.

Que sait-on ? il est possible que pour te plaire... Ah çà, mon oncle m'a dit que D. Félix revenait aujourd'hui avec D. Ramire, est-il vrai ?

THÉRÉSINA.

Oui, je les attends tous deux.

LÉONORA.

Ton frère ne reste pas à Madrid ! il n'a donc pas obtenu cette place...

THÉRÉSINA.

Hélas !

LÉONORA.

Je t'entends, pas plus heureux cette fois que les précédentes. Ma chère Thérésina, nous sommes toutes deux bien à plaindre ! Mais je m'en vais bien vite, car on ne saurait que penser d'une si longue absence. Au revoir, chère cousine, tâche de gagner ton père et viens à la fête avec lui... (Elle va pour sortir et se retourne) et D. Félix.

THÉRÉSINA, souriant.

Oui, oui, et D. Félix. (Léonora sort)

SCENE II.

THERESINA, MARGARITA, PEDRILLO.

PEDRILLO, *accourant.*

Signora, v'là D. Ramire et D. Félix qui arrivent.

THERESINA.

Mon père! qu'il doit être affligé!

PEDRILLO.

C'est vrai. Mais vot' frère n'en paraît pas pour ça plus chagrin.

MARGARITA.

Je le crois, projet manqué, nouveau projet conçu, c'est son habitude.

THERESINA.

Ah! qu'il est heureux!

MARGARITA.

Les voici, signora.

SCENE III.

MARGARITA, D. RAMIRE, THERESINA, D. FELIX,
PEDRILLO.THERESINA, *courant au-devant de son père.*

Mon père!

D. RAMIRE.

Bon jour, ma fille, tu as reçu ma lettre? tu connais toute l'étendue de mon affliction.

THERESINA.

Ah! mon père!

D. FELIX.

Allons, allons, ma sœur, embrasse-moi et ne t'afflige pas tant, tout n'est pas désespéré.

THERESINA.

Eh quoi, mon frère, tu peux espérer encore...

D. RAMIRE.

Non. Il est écrit là-haut que jamais rien ne nous réussira. La place était sûre, mille autres l'auraient obtenue; mais nous! l'ordre des choses naturelles aurait apparemment été dérangé, si D. Ramire d'Algunar ou son fils D. Félix avaient remporté cet avantage sur la fatalité qui s'acharne à leur poursuite. Il n'y a plus à reculer maintenant, la vente de ce domaine est notre dernière ressource.

D. FELIX.

Eh! qui sait, mon père, si le bonheur de toute la famille ne dépend pas de ce sacrifice qui vous coûte tant, et auquel, grace au ciel, ce dernier échec vous a enfin déterminé.

D. RAMIRE, *avec humeur.*

Oui, je sais que tes projets sont admirables, mais il en sera de ceux-là, comme de la place que tu viens de manquer.

(*Il reste absorbé.*)

D. FELIX.

Non, car le succès ne dépendra pas des autres; je ne le devrai qu'à moi. Ecoute, ma chère Thérésina; avec une partie du prix de cette vente, je me forme une pacotille assez considérable, je m'embarque au port de Cadix, je fais voile pour les Grandes Indes, j'arrive, je vends ma pacotille...

D. RAMIRE, *sans le regarder.*

A moitié perte.

D. FELIX.

Non. Je fais un bénéfice immense, je prends des marchandises en retour, je reviens en Europe, mon vaisseau richement chargé revoit les côtes de ma patrie...

D. RAMIRE, *de même.*

Et fait naufrage au port.

D. FELIX.

Pas du tout. Il fait le plus beau tems du monde, le vent souffle en poupe et nous fait doucement aborder. J'ai rencontré dans l'Inde mon ami Fernand, je le ramène aux pieds de ma sœur et il l'épouse.

THERESINA.

Ah! que je serais heureuse!

D. FELIX.

Moi, qui désormais peux prétendre aux plus brillans partis, je cours me présenter à notre parent, le comte de Los Montès, je lui demande la main de son adorable nièce, et il s'empresse de me l'accorder.

D. RAMIRE.

S'il ne l'a pas déjà mariée.

D. FELIX.

Ce n'est pas tout. Comme je veux aussi que mon père passe une vieillesse heureuse, je rachète le domaine d'Algunar, ce château qui tombe en ruines, je le fais abattre...

D. RAMIRE, *vivement.*

Et nous trouvons le trésor dans les décombres.

D. FELIX.

Oui, mon père. Alors, tout ce qui nous entoure participe à notre bonheur. Pédrillo devient notre fermier, et se trouve à la tête d'une riche exploitation, nous donnons à Margarita une propriété équivalente, et...

MARGARITA, *avec joie.*

Et nous nous marions, mon cher Pédrillo.

PEDRILLO.

Non pas, non pas, Margarita. Nous choisissons chacun d'not

côté.

Juif errant.

MARGARITA.

Eh mais voilà comme je l'entendais, Pédrillo.

PEDRILLO.

Eh ben, à la bonne heure. Vive la joie, palsangué!

MARGARITA.

Vive la joie, et ne pensons plus aux soucis passés.

D. FÉLIX.

C'est ce'a, mes amis!

D. RAMIRE.

Fort bien, fort bien, mes enfans, nous avons grand sujet de nous réjouir en effet.

THERESINA.

Hélas! mon cher Félix, tu n'es pas encore revenu des Grandes Indes.

E. RAMIRE.

Et moi qui m'étais laissé entraîner comme les autres! applaudis-toi, mon fils, tu m'as fait un instant partager ton extravagance.

(On entend le fracas de quelque chose qui tombe dans une pièce voisine.)

Quel est ce bruit?

THERESINA.

C'est, je crois, dans la grande salle; cours voir, Pédrillo.

(Pedrillo sort.)

SCENE IV.

Les Précédens, excepté PEDRILLO.

MARGARITA.

L'ouragan aura ébranlé quelque chose qui a fini par tomber..

D. RAMIRE, *se jetant dans un fauteuil.*

Il faut donc vendre ce château! courir la chance désespérante de voir peut-être l'objet de mes constantes recherches se découvrir à l'avidé acquéreur, dès les premiers coups de marteau qu'il ordonnera pour sa démolition.

MARGARITA.

Mais, mon cher maître, si parmi les papiers qui n'ont pas encore passé sous vos yeux, il s'en trouvait un...

D. RAMIRE.

Qu'on ne m'en parle plus, je ne veux plus en regarder un seul.

SCENE V.

Les Précédens, PEDRILLO.

PEDRILLO.

Ah mon dieu! quel dégât dans la grande salle! tout un pan de mur qui est tombé! et ça à l'endroit où qu'était ce grand tableau qui r'présente le martyre d'je n'sais pas quel saint. Le tableau tient

encore d'un côté; mais en regardant derrière, n'v'la-t-i' pas que j'trouvons ce p'tit paquet d'papiers. C'est p't-être queuqu' chose qu'en vaut la peine. (*il montre un petit paquet de papier enfumé.*)

D. RAMIRE, *vivement.*

Ah! voyons.

(*Il prend le paquet, et va s'asseoir à la petite table.*)

THERESINA.

Mon père, vous ne vouliez plus en regarder un.

D. RAMIRE.

Non, mais l'endroit où ceux-ci étaient cachés... voyons, voyons donc cela. (*Il déroule le paquet avec précaution.*)

PEDRILLO, *bas à Margarita.*

Si l'trésor allait s'trouver là dedans!

D. RAMIRE.

Il n'est venu personne pendant notre absence?

(*Il examine les papiers sans écouter la réponse.*)

THERESINA.

Pardonnez-moi, mon père. Le comte de Los Montès est venu ce matin.

D. FÉLIX.

Le comte! par quelle aventure...

THERESINA, *continuant à son père.*

Puis il est venu un personnage fort singulier, qui paraît empressé de vous voir et de causer avec vous; il doit revenir. Cet homme nous a dit des choses...

D. RAMIRE, *préoccupé de son examen.*

Ah! ah! c'est l'ancien laugage castillan.

D. FELIX, *à Theresina.*

Ma sœur, tu as vu sans doute notre cousine Léonora?

THERESINA.

Elle ne faisait que me quitter quand vous arriviez.

D. FELIX.

Ah! que je suis fâché...

THERESINA.

Mais, une nouvelle, mon frère! Fernand, ton ami Fernand qui est revenu.

D. FELIX.

Fernand! et comment son oncle...

THERESINA.

Son oncle ignore son retour. Ce malheureux jeune homme enrôlé dans une troupe de bohémiens...

D. RAMIRE *avec vivacité.*

Mes enfans! (*à Margarita et Pedrillo.*) laissez-nous, vous autres.

PEDRILLO, *à part.*

Vous allez voir qu'ce s'ra moi qu'aurai fait la bonne trouvaille.

(*il sort.*)

SCÈNE VI.

Les Précédens, excepté PEDRILLO.

MARGARITA, à part, en s'éloignant doucement.

Eh mon Dieu ! est-ce que ces papiers...

D. RAMIRE.

Margarita, tu peux rester.

MARGARITA, joyeuse.

Mille graces, seigneur Ramire. Cette marque de confiance...

D. RAMIRE.

Asseyez-vous, mes enfans. (*On s'assied.*)

D. FELIX, à sa sœur.

C'est sans doute quelque chose d'heureux pour nous.

THERESINA.

Je suis toute tremblante.

MARGARITA.

Et moi, je respire à peine.

D. RAMIRE.

Il vient de me tomber sous les yeux un papier bien singulier par sa date, par celui qui l'a écrit et par la personne à laquelle il est adressé. C'est une lettre d'amour.

D. FELIX, THERESINA et MARGARITA, ensemble d'un air mécontent.

Une lettre d'amour !

D. FELIX.

Mais que peut-on trouver là...

D. RAMIRE.

Vous allez voir. Cette lettre est adressée à Theresina d'Algunar.

THERESINA.

A moi ? ce vieux papier !

D. RAMIRE.

Eh non, ma fille ; il a deux cents ans de date ; mais plusieurs dames de notre famille ont porté ce nom de Theresina. Celle-ci était la fille de ce D. Gabriel d'Algunar, notre auteur commun, de ce même Gabriel-enfin, mes enfans, qui a caché le trésor que ses descendans ont vainement cherché jusqu'aujourd'hui. L'écriture et l'ancien langage dont on se servait alors, rendaient la lettre difficile à déchiffrer ; mais je me suis remis sur la voie, et je puis maintenant vous la traduire.

MARGARITA.

Ah ! voyons donc ça.

D. FELIX.

Oui, voyons dans quel style on parlait d'amour à nos respectables aïeules.

D. RAMIRE, lisant.

« Ispahan, ce 15 avril 1425. »

MARGARITA.

Ispahan ! un amant qui écrivait d'Ispahan !

THERESINA.

En 1426!

MARGARITA.

Et nous sommes en 1630.

D. RAMIRE.

Vous voyez que les deux siècles sont bien révolus. Ecoutez : (*illit.*) « Fleur de beauté, belle rose d'amour, charmante Theresina d'Algunar, il a donc fallu vous quitter ! une destinée à laquelle il m'est impossible de me soustraire me sépare à jamais de vous. Elle ne veut pas que je reste plus de trois jours dans le même lieu ».

D. FELIX.

Qu'est-ce que cela signifie ?

D. RAMIRE.

N'importe, poursuivons. (*Il lit.*) « Un jour il me sera permis de revoir le château d'Algunar, oui, je le verrai, mais alors vous n'existerez plus ».

D. FELIX.

Voilà une singulière prédiction !

D. RAMIRE, lisant.

« Ceci vous paraîtra sans doute inexplicable ». Il a raison. « Mais qu'ai-je besoin de vous en apprendre davantage sur mon sort, tandis que j'ai à vous révéler un secret qui vous concerne particulièrement. »

THERESINA, D. FELIX et MARGARITA, ensemble.

Ah ! ah ! écoutons.

D. RAMIRE, lisant.

« Vous savez que je fus assez heureux pour avertir à tems D. Gabriel votre père, de mettre son trésor à l'abri d'une incursion des Maures. »

THERESINA, D. FELIX et MARGARITA.

Son trésor !

D. RAMIRE.

Ecoutez, écoutez. (*Il lit.*) « Comme il peut arriver que D. Gabriel meure sans avoir eu le tems d'apprendre à ses enfans en quel lieu il l'a caché, je erois de mon devoir de vous le découvrir ; ainsi vous le trouverez. . . »

MARGARITA.

Où donc ? où donc ?

(*D. Ramire s'est arrêté pour tâcher de déchiffrer la suite.*)

THERESINA.

Achevez, mon père.

D. FELIX.

Le voilà donc trouvé, ce trésor qui va nous rendre. . .

D. RAMIRE, impatienté.

Eh bien, pas du tout. Les trois lignes qui suivent sont tellement raturées, qu'il m'est impossible d'y rien déchiffrer.

THERESINA.

O ciel !

MARGARITA.

Là ! c'est cette Thérésina qui les aura effacées par malice.

THERESINA.

Dites plutôt par prudence, Margarita.

D. RAMIRE.

Sans doute ; mais je sais que cette Thérésina est morte subitement quelques années avant son père.

D. FELIX.

Et la signature ?

D. RAMIRE, lisant.

« Samuel Iglouf. »

MARGARITA.

Oh ! le drôle de nom !

D. FELIX.

Mais quel était donc ce personnage ? un homme qui ne pouvait rester plus de trois jours dans le même endroit ! qui écrit à celle qu'il aime qu'elle n'existera plus quand il pourra revenir dans le lieu qu'elle habite ! pouvait-il prévoir qu'elle mourrait jeune et subitement ?

D. RAMIRE.

Je ne puis concevoir...

SCÈNE VII.

Les Précédens, PEDRILLO.

PEDRILLO.

Pardon, mais ça presse. C'est étranger d'tantôt dit qu'il n'peut pas attendre, et qu'il veut absolument parler au seigneur d'Algunar.

D. RAMIRE.

Eh bien, va dire à cet homme d'entrer.

PEDRILLO.

J'nirai pas loin, car il m'a suivi. (*vers la coulisse.*) Entrez, l'homme, entrez.

SCÈNE VIII.

Les Précédens, IGLOUF.

IGLOUF, regardant D. Ramire, et son fils.

Oui, voilà bien les d'Algunar ! (*regardant Thérésina.*) Mais c'est surtout la signora qui m'offre la vivante image... D. Ramire, je voudrais parler à vous seul.

D. RAMIRE.

Votre nom, monsieur ?

IGLOUF.

Je doute qu'il vous soit connu, je me nomme Samuel Iglouf.

D. RAMIRE, THERESINA, D. FÉLIX et MARGARITA.
ensemble, et se levant avec vivacité.

O ciel! Samuel Iglouf!

PEDRILLO, à part.

Tiens! quel drôle d'effet c'nom-là produit sur eux!

D. RAMIRE.

Vous vous nommez Samuel Iglouf?

IGLOUF.

Oui, seigneur. Est-ce que vous sauriez déjà qui je suis?

D. RAMIRE.

Non, mais à l'instant, un nom semblable au vôtre... qui êtes-vous?

IGLOUF.

Je vous le dirai.

D. RAMIRE.

Laissez-nous, mes enfans.

(D. Félix, Thérésina, Margarita et Pédrillo, se retirent doucement en regardant plusieurs fois Iglouf avec étonnement.)

SCÈNE X.

D. RAMIRE, IGLOUF.

IGLOUF.

Seigneur, vous cherchez un trésor qui fut caché dans ce château, il y a deux cent... quatre ans.

D. RAMIRE.

O ciel! connaissiez-vous le lieu qui le recèle?

IGLOUF.

Je l'ai vu cacher.

D. RAMIRE.

Vous!

IGLOUF.

Oui, moi.

D. RAMIRE.

Ah parlez, monsieur... que dis-je? pardon, être mystérieux, homme ou génie, car je ne sais comment vous qualifier.

IGLOUF.

Appellez-moi par mon nom, je ne mérite aucune autre qualification.

D. RAMIRE.

Eh bien, Iglouf, hâtez-vous de m'apprendre comment vous avez pu être témoin, il y a deux cents ans... (il va vivement prendre le vieux papier sur la table.) Connaissez-vous cette écriture?

IGLOUF.

Que vois-je? vous avez trouvé cela et vous demandez la place du précieux dépôt! mais seigneur, elle est indiquée là dedans.

D. RAMIRE, *étonné.*

Quoi vous savez... Oui je crois bien qu'elle l'a été, mais c'était dans ces lignes effacées.. la rature paraît aussi ancienne que la lettre.

IGLOUF.

Effectivement; et je vois qu'elle a été faite avec tant de soin, que sans moi, ce papier vous serait toujours inutile.

D. RAMIRE.

Iglouf, le malheur a été si constamment l'appanage de notre famille, que je n'ose point encore me livrer à l'espoir dont vous venez me flatter. Veuillez donc enfin m'expliquer...

IGLOUF.

Ecoutez. Déjà vous l'avez soupçonné, peut-être, je suis ce malheureux enfant d'Israël qui, contemporain de seize siècles, suis condamné par la justice divine, à voir se perpétuer ma douloureuse existence; forcé de parcourir successivement et sans me reposer jamais, toutes les contrées de l'univers: Oui, seigneur, vous voyez en moi, celui que le vulgaire appelle le Juif-errant. Vos livres ont pu vous apprendre en punition de quel crime, je me suis attiré ce châtiment. Les desirs, les affections, les habitudes qui peuvent rendre heureux les autres hommes, augmentent mon supplice par la loi qui m'est imposée de ne pouvoir demeurer plus de trois jours dans le même lieu, et de ne pouvoir y revenir, qu'après la révolution d'un siècle entier. Ainsi chaque troisième jour qui me lait, est pour moi, l'avant-coureur de nouvelles souffrances: car il faut toujours que l'intervalle des mers ou toute l'étendue d'un vaste empire, separe le lieu que je quitte de celui où je me rends. Alors, c'est avec une effrayante rapidité, que je franchis les plus énormes distances; et je n'ai pour compagnons de voyage, que les vents, la foudre et les tempêtes.

D. RAMIRE.

Votre destinée est bizarre en effet, et je vous trouve bien à plaindre.

IGLOUF.

Pendant une vie aussi longue, pour comble de tourment, le pouvoir surnaturel qui m'empêche de vieillir, me laisse en but à tous les effets des passions malheureuses, j'ai souvent subi le joug tyrannique de l'amour; les beautés les plus célèbres de tous les pays et de toutes les époques, ont tour à tour enchanté mes regards: il en est dont le souvenir n'a pu encore effacer en moi le souvenir. Telle est cette Thérésina, l'une de vos ancêtres. Mais jugez de ma surprise et de mon émotion, quand ce matin j'ai retrouvé tous ses traits dans ceux de votre charmante fille.

D. RAMIRE.

De ma fille!

IGLOUF.

Oui, seigneur, et je compterai ce jour comme un des moins malheureux de ma vie, si je puis rendre un véritable service au

père de l'aimable personne qui a fait revivre un instant à mes yeux celle que j'ai tant aimée.

D. RAMIRE.

Quoi! vous pourriez me faire trouver... ah! pardonnez mon impatience.

I G L O U F.

Je vais la satisfaire, donnez-moi ce papier.

(Il prend le papier, et va à la table où il s'apprête à écrire.)

D. RAMIRE.

Qu'allez-vous faire?

I G L O U F.

Rétablir au bas de cette page, les trois lignes effacées plus haut.

D. RAMIRE.

Mais pourquoi ne pas me dire de vive voix...

I G L O U F.

Je veux au moins vous convaincre d'une vérité, c'est que moi seul ai pu écrire cette lettre, malgré l'antiquité indubitable de sa date. (il achève d'écrire.)

D. RAMIRE, à part.

Rien n'égale le trouble où cet homme me jette!

I G L O U F, lui remettant le papier.

Lisez, seigneur.

D. RAMIRE; extasié.

En effet, c'est la même écriture! Ah! lisons. (il lit.) « Dans la grande citerne! (à Iglouf.) comment donc? j'y ai fait fouiller vainement dix fois.

I G L O U F.

Continuez.

D. RAMIRE, lisant.

« Mur en face de l'escalier, à deux pieds du mur en retour, à droite. (à Iglouf.) Il n'y a point là de porte.

I G L O U F.

Continuez.

D. RAMIRE, lisant.

« Fausse maçonnerie qui ressemble au reste, et cache une petite porte en fer. » (courant appeler auprès de la coulisse.) Félix, Félix, viens, mon fils. (appelant d'un autre côté.) Pedrillo, accours ici.

SCENE X.

Les Précédens, D. FELIX, THERESINA, MARGARITA.
PEDRILLO.

D, RAMIRE, hors de lui.

Ah! mon fils, tu vas descendre dans la citerne, le mur en
Juif errant

face... tu mesureras... (lui donnant le papier.) mais prends ceci, tu trouveras là au bas de la page... Pédrillo, mon fils t'indiquera ce qu'il faut faire. Margarita, va leur chercher un flambeau. (à Iglouf.) Vous êtes bien sûr, n'est-ce pas...

MHERESINA.

Quoi, mon père! vous savez donc enfin...

D. RAMIRE.

Qui, oui. (à D. Félix.) Eh bien, Félix, tu as lu...

D. FÉLIX.

Où, mon père. Mais quand cette porte de fer sera dégagée; comment l'ouvrir.

IGLOUF.

Vous y trouverez un gros anneau qu'il suffira de tourner. Mais ne vous étonnez pas, si un bruit extraordinaire se fait entendre au moment où la porte cédera à vos efforts. Elle ne peut s'ouvrir sans mettre en mouvement une bascule en fer, qui fera retentir un timbre de cloche. C'est par là que le premier propriétaire du trésor pouvait être averti de toute tentative étrangère.

D. RAMIRE.

Va, mon fils, je brûle d'impatience d'entendre résonner cette cloche.

(Margarita rentre avec un flambeau.)

D. FÉLIX, prenant le flambeau à Margarita.

Allons, viens, Pédrillo.

PEDRILLO.

Jvous suis, seigneur Félix : et jarni vous allez m'voir cogner d'la belle manière.

(D. Félix et Pédrillo, sortent par le fond, et on les voit descendre dans la citerne.)

SCÈNE XI.

D. RAMIRE, IGLOUF, THERESINA, MARGARITA.

MARGARITA.

Mais si tout allait s'écrouler, en cognant dans ces ruines!

D. RAMIRE.

Mais comment se fait-il, Iglouf, que D. Gabriel vous ait confié un pareil secret?

IGLOUF.

Le besoin d'être aidé lui a fait juger cette confidence indis-

pensable. D'ailleurs, je lui avais appris qui j'étais ; il savait que j'allais le quitter pour ne le revoir jamais, et convaincu que ma bizarre destinée me rendait la fortune inutile, il n'a pu me supposer l'intérêt d'abuser de cette connaissance.

MARGARITA.

Seigneur, j'entends des coups sourds ; Pedrillo est déjà à la besogne.

(On entend frapper sourdement.)

D. RAMIRE, *écoutant.*

En effet... oh ! s'ils pouvaient trouver la petite porte ! je n'entends plus rien.

THERESINA.

Ni moi non plus.

(On entend un violent coup de cloche.)

D. RAMIRE.

Ils l'ont trouvé ! (*embrassant Igloof.*) ah ! mon cher Igloof, que d'obligations nous vous avons !

THERESINA.

Quoi, généreux étranger, c'est à vous que nous devrions notre bonheur ! ah ! vous le partagerez avec nous.

IGLOUF.

Que cela n'est-il en mon pouvoir, aimable Thérésina !

D. RAMIRE.

Prenez la moitié du trésor ce ne sera pas payer encore assez...

IGLOUF.

Ne vous ai-je pas dit que la fortune m'est inutile.

SCENE XII.

D. FELIX, et les Précédens.

D. RAMIRE.

Eh bien, mon fils ?

D. FELIX.

Fâcheux contre-temps ! un écroulement subit vient de faire tomber une énorme masse de décombres, qui m'a séparé de Pedrillo, et le malheureux se trouve enfermé dans le souterrain.

THERESINA.

Juste ciel !

MARGARITA, *poussant un cri.*

Ah ! mon dieu !

D. RAMIRE.

Qu'a-t-elle donc ?

MARGARITA.

Le plancher qui remue sous mes pieds !

THERESINA.

Es-tu folle ?

MARGARITA.

Le plancher remue, vous dis-je. (*reculant deux pas.*) Tenez, le voyez-vous ? (*une trappe se lève à demi et l'on voit la tête de Pédrito.*)

SCENE XIII.

Les Précédens, PEDRILLO.

D. RAMIRE et THERESINA ensemble.

C'est Pédrito !

PEDRILLO.

J'entends parler ! où suis-je donc ?

D. FELIX.

Eh ! te voilà, mon pauvre ami !

PEDRILLO, *levant la tête et regardant autour de lui.*
Tiens, c'est dans cette salle... Dieu soit loué !

MARGARITA.

Ah ! quelle peur il m'a fait !

D. FELIX.

Allons, sors de là ; qui peut te retenir ?

PEDRILLO.

Donnez-vous patience, s'il vous plaît. Je n'sommes pas seul ici.

D. RAMIRE.

Comment tu n'es pas seul !

(*Pédrito se baisse et avint un vase antique, qu'il parait soulever avec effort.*)

PEDRILLO, à D. Ramire.

Tenez, mon cher maître, prenez-moi ça d'abord.

D. RAMIRE, prenant le vase.

Ce serait le trésor !

PEDRILLO.

J'en sais rien ; mais celui-ci a deux camarades que j'ai laissés là-bas, parce qu'ils sont trop lourds.

(*D. Ramire et D. Félix prennent le vase qu'ils apportent sur la table, et Pédrito achève de sortir de la trappe.*)

D. FELIX.

Mais comment se fait-il, Pédrito, que tu sois parvenu dans cette salle ?

P E D R I L L O.

Voyant que vous ne r'veniez pas m'aider à sortir par où j'étais entrés, je m'suis enfoncé dans l'souterrain pour voir où c'que ça m'menerait : ça n'en finissait pas. Mais v'la que j'trouve un p'tit escalier, j'grimpe ; je m'cogne la tête contre queuqu'chose qu'a l'air d'une trappe, j'pousse tant que j'peux ; une serrure saute, j'pousse ençore, et pis m'v'la.

D. R A M I R E *ayant découvert le vase.*

C'est de l'or ! et il y a encore deux vases comme celui-ci !

P E D R I L L O.

Sans compter c'te boîte, qui toute petite qu'elle est, vaut p't'être encore mieux.

(*Il tire de dessous son habit une boîte qu'il pose sur la table.*)

I G L O U F.

Je reconnais cette boîte, Pédrillo a raison.

D. R A M I R E *ouvrant la boîte.*

Quelle richesse ! (*Il tire de la boîte plusieurs riches joyaux.*)
Quoi ! tout ceci nous appartient !

D. F E L I X.

Quand je vous le disais, mon père, que nous finirions par être heureux !

D. R A M I R E, *montrant Iglouf.*

Oui, grace à cette homme extraordinaire.

M A R G A R I T A, *regardant vers le fond.*

Oh oh ! un domestique à la livrée du comte !

D. R A M I R E.

De Los Montès ! allez, Margarita, voyez ce qu'il demande.

(*Margarita va au devant d'un domestique qu'on aperçoit venir dans le fond.*)

T H E R E S I N A.

Mon père, je suis prévenue que le comte veut nous inviter à une fête qu'il donne dans son château.

D. F E L I X, *vivement.*

Il faut accepter, mon père.

D. R A M I R E, *souriant.*

Ah ! oui, ta Léonora... je t'e comprends ; mais cela demande réflexion.

M A R G A R I T A, *revenant.*

Le comte fait demander s'il peut se présenter pour saluer le seigneur d'Algunar.

D. R A M I R E.

Oh ! ma foi, en ce moment...

I G L O U F.

Seigneur, recevez-le, je vous en prie. Je desire le revoir pour des raisons que vous saurez bientôt.

D. R A M I R E.

Vous le connaissez ? (*à Margarita.*) Eh bien, va.

(*Margarita va rendre réponse au domestique, qui s'éloigne aussitôt.*)

D. RAMIRE.

Le comte venir nous inviter à une fête!

THERESINA, à elle-même.

J'en soupçonne le motif.

IGLOUF.

Faites mieux, D. Ramire; au lieu d'aller à sa fête, invitez-le pour demain à la vôtre.

D. RAMIRE.

Y pensez-vous, Iglouf? une fête dans ce château où tout tombe en ruines, où tout me manque.

IGLOUF, montrant le vase et la boîte.

Dites où tout abonde: à si peu de distance de la capitale, vous n'avez qu'à vouloir, dans quelques heures, vingt domestiques, cent ouvriers seront à vos ordres, et demain tout sera prêt. N'avez-vous pas encore cette grande salle d'armes où les anciens seigneurs d'Algunar recevaient la foi et l'hommage de leurs vassaux?

D. RAMIRE.

C'est celle que le tens destructeur a le moins épargnée.

IGLOUF.

Tant mieux. Il en sera plus piquant et plus extraordinaire de voir de riches draperies, de fraîches guirlandes habilement jetées sur des décombres et tout l'appareil d'une fête brillante dans les ruines du palais de vos yeux.

D. FELIX.

Mon père, l'idée d'Iglouf est bizarre, mais elle me plaît.

D. RAMIRE.

Allons, mon fils, prends de l'or et pars sur-le-champ.

(D. Felix prend de l'or à poignée dans le vase.)

PEDRILLO.

V'la bien c'qui s'appelle n'avoir qu'à s'baïsser et en prendre.

MARGARITA.

Voici le Comte.

D. RAMIRE.

Cachons-cela. *(Il couvre le vase et la boîte avec le tapis de la table.)*

D. FELIX.

Je pars, mon père.

(Il sort par l'un des côtés, et le comte entre par la porte du milieu; Margarita et Pedrillo se retirent.)

SCENE XIV.

THERESINA, D. RAMIRE, LE COMTE, IGLOUF.

LE COMTE.

Le cher cousin a-t-il fait un bon voyage?

D. RAMIRE.

Excellent. Vous voyez, je suis de bonne humeur!

LE COMTE.

Tant mieux, tant mieux. (*d Theresina.*) Serviteur à l'aimable cousine. Ah ça, cousin, je donne demain une petite fête. J'espère que vous voudrez bien y venir avec votre charmante fille. J'ai aussi une proposition à vous faire... mais je remets à vous en parler pendant la fête.

D. RAMIRE.

Bien fâché, comte... c'est que précisément demain, je donne une fête en réjouissance du succès de certaine affaire... j'allais me rendre chez vous pour vous prier de nous accorder l'honneur de votre présence.

LE COMTE.

Vraiment, vous alliez venir? et vous donnez une fête dans ce château! diable, c'est donc une bien bonne affaire que vous avez terminée?

D. RAMIRE.

Oui, très-bonne. Viendrez-vous?

LE COMTE.

Et moi qui avais déjà arrêté une troupe de bohémiens dont les danses et les jeux...

THERESINA.

Mon cousin, il faudra les envoyer ici, vos bohémiens. J'aurai grand plaisir à les voir.

LE COMTE.

Et le monde que j'ai déjà invité...

THERESINA.

Amenez votre monde.

LE COMTE.

Vous le voulez, chère Cousine; allons, j'accepte et vais contre-mander.. au revoir, Cousin. (*En se retournant, il aperçoit Iglouf.*) Encore ici cet original!

IGLOUF, s'approchant de lui.

Vous avez un neveu et une nièce.

LE COMTE.

Oui, après?

IGLOUF.

Ils sont pauvres, et vous êtes riche.

LE COMTE.

Ils sont ce qu'ils doivent être. Leur père ne leur a rien laissé, et j'ai hérité du mien une fortune considérable; au surplus, qu'est-ce que cela vous fait?

IGLOUF.

Donnez la moitié seulement de cette fortune considérable à votre nièce, à votre neveu, et je ne dirai rien.

LE COMTE.

Comment? comment? mais cet homme extravagant!

THERESINA, bas à son père.

La hardiesse de cet étranger me fait trembler.

D. RAMIRE, *à sa fille.*

Voyons, voyons ce que cela deviendra.

LE COMTE.

Que je donne à mes neveux... non parbleu, mon bien m'appartient, et je ne m'en désaisirai qu'à la mort.

IGLOUF.

Vous voulez donc que je parle ?

LE COMTE.

Parlez, ne parlez pas, je m'en moque. Eh mais, vit-on jamais pareille insolence ? dites-moi donc, Cousin, quel est cet homme qui ose me parler ainsi chez vous.

D. RAMIRE.

Je ne le connais encore que par un service qu'il m'a rendu.

LE COMTE.

Allons, je suis bien bon d'écouter plus long-tems... au revoir, seigneur Ramire, à demain.

IGLOUF, *le retenant.*Un moment, de grace. (*Après un silence.*) Vous n'êtes pas le fils du dernier comte de Losmontès ?D. RAMIRE, *à part.*

Oh oh ! comment sait-il ?

LE COMTE.

Voici du nouveau, par exemple ! (*À lui-même.*) mais c'est mon mauvais génie que cet homme-là. (*À Iglouf.*) Comment, morbleu, je ne suis pas...

IGLOUF.

La preuve en existe.

THERESINA, *à part.*

Ah ! s'il disait vrai !

LE COMTE.

La preuve ! où est-elle ?

IGLOUF.

En Russie, à Moscou.

LE COMTE.

A Moscou ! (*à part.*) Il m'avait déjà fait une peur horrible. (*riant.*) A Moscou, où de ma vie je ne suis allé !

IGLOUF.

N'importe ; mais vous avez perdu au Bengale une lettre de celui qui se disait votre père ; je l'ai trouvée, moi.

D. RAMIRE, *à part.*

Il a trouvé la lettre !

IGLOUF.

Voyant que les victimes d'une odieuse supposition étaient de la famille d'Algunar, que j'ai toujours affectionnée, j'ai gardé la lettre dans le dessein de la leur faire passer. J'en chargeai un homme de ma connaissance, qui partait pour l'Espagne ; mais j'ai appris depuis que cet homme était allé s'établir à Moscou, et n'était point venu en Espagne. Voilà comment cette lettre importante doit se trouver en Russie.

LE COMTE.

Eh bien, allez, allez la chercher à Moscou.

IGLOUF.

Puisque vous le voulez absolument, j'y vais.

LE COMTE.

Bon voyage.

IGLOUF.

Je ne vous ferai pas long-tems attendre.

LE COMTE.

Pas long-tems? il est vrai que pour faire deux fois huit à neuf cents lieues, il ne vous faudra tout au plus...

IGLOUF.

Que six heures.

LE COMTE.

Hein? qu'est-ce que vous dites donc?

IGLOUF.

Je dis que demain au plus tard, pendant la fête, j'espère bien être de retour.

LE COMTE.

De Moscou?

IGLOUF.

De Moscou. Si par hasard l'homme était mort, et que la lettre ne se retrouvât point, je ne reviendrais pas. Dans le cas contraire, attendez-vous à me revoir demain.

LE COMTE, à lui-même.

A moins qu'il ne soit sorcier... parbleu, je songe... (haut.) Puisque vous allez à Moscou, faites-moi le plaisir de me rapporter des nouvelles d'un riche négociant de mes amis, qui est depuis vingt ans dans cette ville. Il se nomme Texado; tout le monde vous indiquera sa demeure.

IGLOUF.

Texado? fort bien; je m'en souviendrai. Je vous salue.

LE COMTE, avec humeur.

Je ne vous salue pas; moi.

IGLOUF, aux d'Algunar.

Au revoir, mes amis.

Iglouf sort par la porte du milieu. Mais quand il a dépassé l'un des côtés de cette porte, on ne le voit plus du tout. Un bruit semblable à celui d'un coup de vent se fait entendre, et les contrevens des deux croisées se ferment et se rouvrent en un moment avec violence.)

LE COMTE, courant voir à l'entrée de la cour.

Qu'est-ce que c'est donc? (après avoir regardé à droite et à gauche.) Eh mais, il n'est plus là.

D. RAMIRE.

C'est bien extraordinaire.

Juif errant.

LE COMTE.

Par où diable a-t-il passé ?

THERESINA, *au Comte.*

Mon cousin, il est peut-être déjà à Berlin.

LE COMTE, *à lui-même en sortant.*

A Moscou !

(*Il sort précipitamment. D. Ramiro et Theresina le regardent aller en souriant, et le rideau tombe.*)

Fin du second acte.

ACTE III.

Le théâtre représente une galerie, communiquant à droite et à gauche à divers appartemens.

SCENE PREMIERE.

PEDRILLO, plusieurs domestiques.

PEDRILLO, à la cantonnade.

Allons, allons, mes amis; on demande le dessert. (*Plusieurs domestiques chargés de plats de fruits, de pâtisseries et d'autres objets de dessert, passent dans le fond.*) Prenez garde, allez avec précaution; vous surtout, avec votre château de sucre, qu'est encore moins solide que l'nôtre. (*A lui-même, tandis que les domestiques achèvent de passer.*) Voyez un peu que d'choses i'faut encore, pour rassasier des gens qui n'ont plus faim! (*A Margarita, qui entre.*) Eh ben, ma chère Margarita?

SCENE II.

MARGARITA, PEDRILLO.

MARGARITA se jettant dans un fauteuil.

Ah! Pédrillo, je n'en puis plus!

PEDRILLO.

Je l'crois ben, je l'crois ben. Ce n'est plus là votre trantran ordinaire, pas vrai?

MARGARITA.

Ne m'en parle pas, Pédrillo. Mais n'importe, malgré la fatigue, je suis bien contente: un trésor trouvé! mes pauvres maîtres, ils sont heureux enfin.

PEDRILLO.

Et nous aussi, par contre-coup. Tatigué! qu'c'est une chose comode que c't argent! avec lui, v'la qu'en un tour de main, c'vieux château n'est plus reconnaissable. Partout grand feu, grande chère, grand bruit; c'est un monde!... faut voir surtout la salle préparée pour la fête, c'te salle hier encore si délabrée; eh ben, c'est un bijou, tout y est frais, brillant et neuf. Mais quel homme c'est-i'

donc, que c't Iglouf, qui vous dénêche si joliment un trésor, qui s'rait pt'-être encore resté là une éternité?

MARGARITA.

C'est... (*elle lui achève à l'oreille.*)

PEDRILLO, avec saisissement.

Hein? le Juif-er...

MARGARITA lui mettant la main sur la bouche.

Chut! D. Ramire a défendu d'en parler.

PEDRILLO.

Et pourquoi ne l'voit-on plus ici d'puis hier?

MARGARITA.

Il est parti pour Moscou, d'où il doit rapporter un papier qui prouvera au comte de Los Montès qu'il est un fripon.

PEDRILLO.

Je l'croirais assez sans ça.

MARGARITA.

Il a promis d'être de retour aujourd'hui pendant la fête.

PEDRILLO.

Moscou est donc un village d'ici aux environs?

MARGARITA.

Oui, en Russie.

PEDRILLO.

En Russie! et il en s'ra r'venu aujourd'hui!

MARGARITA.

Ne sais-tu pas comme il voyage?

PEDRILLO.

Ah oui, c'est vrai, il va comme le vent.

MARGARITA regardant dans la coulisse.

Oh! oh! voici D. Alonso Fuentès, l'ami du comte.

PEDRILLO.

Allons, au revoir, Margarita. (*il sort.*)

SCÈNE III.

D. ALONSO, MARGARITA.

ALONZO.

Oserais-je vous prier, signora, de faire avertir le comte que D. Alonso Fuentès désire lui parler?

MARGARITA.

Mais l'on vous attend, seigneur, votre couvert est mis; que n'entrez-vous?

ALONZO.

Non, je voudrais parler au comte auparavant.

MARGARITA.

Eh bien, je vais le faire avertir. (*elle sort.*)

SCENE IV.

D. ALONSO, *seul.*

Je viens de remplir la commission du comte. Mais en faisant ses affaires, pensons un peu aux nôtres. Si je pouvais déterminer le comte à m'accorder Léonora ! devenu l'époux de cette aimable fille, je pourrais peut-être faire valoir ses droits à l'immense fortune de mon cher Sébastien. Il ne sait pas que sa réponse à la lettre dont on le menace aujourd'hui, et qu'il a si vainement cherchée, est depuis long-tems en mon pouvoir. J'ai toujours pensé que les meilleurs amis peuvent se brouiller un jour, et qu'il est bon d'avoir par devers soi... et puis elle est vraiment charmante, cette Léonora ; à peine l'avais-je remarquée jusqu'à ce jour : elle a... d'honneur, elle est charmante. Bon ! voici le comte ?

SCENE V

Le COMTE, D. ALONSO.

LE COMTE.

Eh bien, mon cher Fuentès, avez-vous vu l'homme de loi ?

ALONSO.

Oui, cher Comte, et les gens de justice aussi :

LE COMTE.

Ah ! ah !

ALONSO.

Votre affaire est bonne. L'homme de loi a bien examiné les pièces que vous m'avez chargé de lui remettre. La moitié du trésor appartient incontestablement à votre branche.

LE COMTE.

J'en étais sûr. Mes ayeux maternels sont aussi ceux du cousin D. Ramire : l'un d'eux a voulu que ses enfans partagassent également tout le mobilier et l'argent comptant, même celui caché...

ALONSO.

Même celui caché, ce sont les termes.

LE COMTE.

Qui se trouveraient au jour de son décès, dans le château d'Algunar.

ALONSO.

Or, a dit l'homme de loi, la moitié du trésor...

LE COMTE.

M'appartient, c'est clair.

ALONSO.

Oui, mais la moitié de cette moitié appartient aux enfans de votre frère.

LE COMTE.

Oh ! ceci est une autre affaire, c'est bien assez que je partage avec D. Ramire, sans aller encore...

ALONSO.

C'est l'homme de loi qui me l'a fait observer.

LE COMTE.

Oui, c'est pour leurs beaux yeux que j'aurai recueilli, élevé, nourri, pendant vingt ans les enfans de mon frère ! l'homme de loi ne sait ce qu'il dit.

ALONSO.

Il le sait quelquefois, vous allez en convenir ; car il m'a dit ensuite qu'il pourrait bien vous revenir encore la meilleure part dans la moitié même appartenante à D. Ramire.

LE COMTE.

Ah ! comment cela ?

ALONSO.

D. Ramire s'est emparé du trésor sans vous en avertir ; il y a fait même déjà une notable brèche ; or, rien ne vous empêche d'évaluer ce qu'il en a pris à la moitié du tout.

LE COMTE.

Parbleu ! c'est un homme d'esprit, que cet homme de loi.

ALONSO.

C'est ce que je vous disais. Au sortir de chez lui, j'ai, selon votre désir, passé chez les gens de justice. Dans une heure, ils seront ici déguisés, et vous serez libre d'employer leur ministère, pour l'apposition des scellés.

LE COMTE.

Et c'est ce que je ne manquerai pas de faire, si D. Ramire me refuse sa fille. Ah ! ah ! je le tiens, le cher cousin !

ALONSO.

Vous ne lui avez donc point fait encore votre demande ?

LE COMTE.

Non, pas encore : mais maintenant me voilà fort, et je vais lui parler. Je ne me sens pas de joie, mon cher Fuentès.

ALONSO.

Vous faites bien d'oublier aiasi ce diable d'homme qui est allé à Moscou.

LE COMTE, avec humeur.

Et vous, pourquoi me le rappeler, si je l'oublie ; vous croyez peut-être que je crains son retour ? pas du tout, pas du tout.

ALONSO.

Si, comme il l'a dit, cependant...

LE COMTE.

Eh morbleu, laissez-là cet homme, parlez d'autre chose, ou je vous quitte.

Voulez-vous que je vous parle de moi ?

LE COMTE.

De vous!... et qu'y a-t-il à dire de vous ?

ALONSO, *tranquillement.*

Il y a... que je suis amoureux.

LE COMTE.

Vous! amoureux! (*riant.*) Ah! ah! ah!

ALONSO.

Vous l'êtes bien, vous.

LE COMTE, *riant.*

Eh bien, oui; ah! ah! ah! mais vous! ah! ah! ah!

ALONSO.

Je ne vois pas...

LE COMTE, *riant plus fort.*

Si fait, si fait... ah! ah! ah! et depuis quand cet amour...?

ALONSO, *toujours sérieux.*

C'est ce matin que cela m'a pris.

LE COMTE.

Ah diable! et pour qui, s'il vous plaît?

ALONSO.

Pour votre adorable nièce.

LE COMTE.

Pour Léonora? et c'est seulement ce matin...

ALONSO.

Oui. Cette parure de fête, moi, qui ne l'avais jamais vue ainsi... ma foi; je n'ai pu tenir à tout cela.

LE COMTE.

Votre amour est donc...

ALONSO, *d'un grand sang froid.*

Excessif. Je perds la tête, je brûle, je...

LE COMTE.

Eh mon dien, votre emportement m'effraye:

ALONSO, *de même.*

Que voulez-vous, je suis fait ainsi.

LE COMTE.

Et qu'espérez-vous de cet amour désordonné?

ALONSO.

Ne m'avez-vous pas dit que vous vouliez la marier?

LE COMTE.

Oui, sans dot.

ALONSO.

Sans dot; c'est ainsi que je l'entends.

LE COMTE.

Touchez-là, D. Alonso.

ALONSO.

Quoi, vous m'accordez...

LE COMTE.

Affaire conclue.

ALONSO, très-froidement.

Vous me voyez dans un enchantement, une ivresse...

LE COMTE.

Modérez-vous, de grâce, modérez-vous... Tenez, voici justement Léonora qui vient à nous. Parlez-lui, mais n'allez pas l'effaroucher par une peinture trop vive du feu qui vous consume.

ALONSO.

Je me modérerai.

LE COMTE.

Et vous ferez bien.

SCENE VI

LEONORA, et les Précédens.

LE COMTE.

Approchez, ma nièce; voilà mon vieil ami D. Alonso Fuentes, qui m'a fait part d'un projet qui vous regarde; je l'ai approuvé, et je vous déclare que j'entends que vous n'y mettiez aucune opposition.

LEONORA.

De quoi s'agit-il, mon oncle?

LE COMTE.

Il vous l'apprendra, lui-même. Au revoir. J'aperçois là-bas D. Ramire, je vais...

ALONSO.

Eh mais, eh mais, cher Comte, vous me laissez ainsi!

LE COMTE.

J'ai dit ce que j'avais à dire, le reste est votre affaire. *(il sort.)*

SCENE VII.

LEONORA, ALONSO.

LEONORA, à part.

Ah mon dieu! serait-ce D. Alonso que mon oncle... et moi, qui venais pour lui parler de D. Félix!

ALONSO, à part, à une grande distance de Léonora.

Je ne sais par où commencer.

LEONORA, à part.

Ce cher Félix! la fortune ne change point son cœur!

ALONSO, se rapprochant d'un pas.

Signora...

LEONORA, à part.

Riche comme il l'est maintenant, sa demande ne peut déplaire au comte.

ALONSO, faisant encore un pas.

Signora...

LEONORA, à part.

Oui, il faut que je parle à mon oncle.

ALONSO, faisant un troisième pas.

Je lui ai parlé, signora.

LEONORA.

Ah! pardon, monsieur, j'oubliais...

ALONSO.

C'est l'amour, signora, qui...

LEONORA, vivement.

De grace, une autre fois! je cours sur les pas de mon oncle.

* (Elle sort précipitamment)

ALONSO, faisant quelques pas pour la suivre.

Signora! signora!

(Il reste immobile à regarder vers l'endroit par où Léonora est sortie.)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, THERESINA, ALONSO.

LE COMTE, en entrant à Thérésina.

Oui, belle cousine, votre père, que je quitte à l'instant, m'a dit qu'il vous laissait libre de disposer de votre main. Je sais que... (apercevant Alonso.) Eh bien, qu'est-ce, D. Alonso.

THERESINA, à part.

Je profiterai de la liberté qu'on me laisse.

ALONSO.

Votre nièce qui court après vous!

LE COMTE.

Bon! mais vous, que faites-vous là?

ALONSO.

Je cours après elle. (il sort lentement)

LE COMTE.

Modérez-vous, croyez moi. Attendez que vous soyez son époux.

Juif errant.

SCÈNE IX.

LE COMTE, THERESINA.

THERESINA, *à part.*

Son époux ! Alonso, l'époux de Léonora ! il faut rompre cet accord.

LE COMTE, *revenant à Thérésina.*

Je vous disais donc, cousine : je sais que vous aimez mon neveu Fernand ; mais vous ne le reverrez jamais. J'ai reçu aujourd'hui même la nouvelle certaine que le pauvre garçon...

THERESINA.

Ah ! n'achevez pas, seigneur.

LE COMTE.

Eh bien, puis-je espérer...

THERESINA.

Seigneur, veuillez me dire d'abord si vous avez résolu le malheur de mon frère, en donnant la main de ma cousine à votre Alonso Fuentès ?

LE COMTE.

Il est vrai que...

THERESINA.

Mon cher cousin, il faut rompre cet engagement,

LE COMTE.

Mais...

THERESINA.

- Avant de demander ma main, vous auriez pu réfléchir que nuire à un frère que j'aime, n'était pas un moyen de vous rendre agréable. Qui veut plaire, doit obliger. Maintenant c'est à vous, mon cousin, de voir ce que vous avez à faire.

(Elle lui fait une grande révérence et sort.)

SCÈNE X.

LE COMTE, ensuite D. ALONSO.

LE COMTE.

En effet, j'ai fait une gaucherie d'avoir accordé si vite à Alonso... Bon ! le voilà cet Alonso. Comment m'y prendre pour... Eh ! parbleu ! dois-je me gêner avec lui.

ALONSO, *à lui-même,*

Je n'ai pu la rejoindre. *(au Comte.)* Eh bien, cher Comte, comment vont vos amours ?

LE COMTE.

Ma négociation est en bon train ; mais la vôtre, mon cher Fuen-
tès, ne prend pas une si bonne tournure.

ALONSO.

Comment ? je croyais que c'était affaire conclue.

LE COMTE.

Je le croyais aussi ; mais j'ai réfléchi... Tenez, faites mieux,
rendez-moi ma parole.

ALONSO.

Non ferai-je, sur ma foi.

LE COMTE.

Non ?

ALONSO.

Non.

LE COMTE.

En ce cas, je la reprends.

ALONSO.

Hein ?

LE COMTE.

Je dis qu'on est toujours à tems de réparer une sottise, et que
ma parole en était une,

ALONSO, ébahi.

Ah !

LE COMTE.

Qu'avez-vous à répondre à cela.

ALONSO.

Rien, sinon que vous en serez fâché.

LE COMTE.

La raison.

ALONSO, tranquillement.

La raison, c'est que je le suis excessivement, moi.

LE COMTE.

Eh ! je me moque bien... (il va pour sortir lorsqu'on entend de
loin plusieurs accords d'instrumens.) Ah, ah ! voilà qu'on se rend
dans la salle du bal. Je vais à la fête ; ne me suivez-vous pas ?
(voyant qu'Alonso reste immobile.) Eh bien ! qu'a-t-il donc ? —
Allons, ce soir en partant, je reviendrai voir s'il a quitté cette
place. (Il sort.)

SCENE XI.

ALONSO, seul.

(Alonso reste dans une parfaite immobilité et les yeux fixes, tandis qu'on
entend derrière la scène exécuter un air léger et dansant.)

ALONSO, froidement, après un silence.

Je suis furieux.

(L'air continue, puis cesse un instant.)

Si notre homme revient de Moscou, j'ai en main de quoi l'appuyer.
Tremble, Los Montès, le cœur d'Alonso couve la vengeance.

(L'air léger reprend, et Alonso toujours froidement.)

Oui, la colère me transporte, je suffoque... je boue... je... je
vais à la fête.

*(Il s'en va tranquillement, la symphonie continue et va en augmentant,
tandis que la décoration change.)*

SCÈNE XII.

D. FERNAND et Bohémiens.

*Le théâtre représente une vaste salle richement décorée pour une
fête. Des guirlandes de fleurs, des draperies avec franges et
glands en or, sont jetées élégamment sur des chassiss nouvelle-
ment peints, représentant une architecture moderne. Mais dans
les intervalles de cette architecture ajoutée, on distingue encore
quelques parties des vieux ornemens dont la salle était autre-
fois décorée; à travers les portes du fond, on aperçoit des
ruines et une partie du jardin en mauvais état.*

*(La symphonie qu'on a entendu de loin, dans la scène précédente, conti-
nue plus fort, et c'est sur son mouvement vif et léger qu'on voit passer
dans le fond tous les Bohémiens avec D. Fernand à leur tête. Ils traver-
sent le théâtre et passent dans la coulisse opposée. Les Bohémiens et Bohé-
miennes sont, comme à la fin du premier acte, couverts d'espèces de man-
diles.)*

SCÈNE XIII.

D. RAMIRE, LE COMTE, THERESINA, MARGARITA.

D. RAMIRE.

Je vous l'ai dit, Comte, je laisse ma fille maîtresse de son
choix. Je veux que vous ayez la gloire de devoir tout à son in-
clination.

LE COMTE, à part

Hum! son inclination! (à Thérésina.) Eh bien, parlez, chère
cousine, vous voyez que je me suis exécuté. J'ai retiré ma parole
à D. Alonso, et j'accorde ma nièce à votre frère.

THERESINA.

Je vous en remercie.

LE COMTE.

Je puis donc me flatter que le don de votre main sera ma ré-
compense.

MARGARITA, à part.

Il ne fait rien pour rien.

THERESINA.

Ecoutez, seigneur; vous savez l'amour qui m'attachait à D. Fer-

nand. Quoique vous m'en ayez dit tantôt, je n'ai point perdu toute espérance de le revoir. Laissez-moi du moins l'attendre encore quelque tems.

LE COMTE.

Très-volontiers, je vous accorde deux jours.

THERESINA.

Deux jours ! c'est bien peu. Cependant j'y souscris. Si dans deux jours D. Fernand n'a point reparu, ma main est à vous.

MARGARITA, à part.

Deux minutes auraient suffi.

LE COMTE.

Ah ! cousine, vous êtes adorable !

D. RAMIRE.

Vous le voyez bien, mon autorité, que vous réclamiez si instantamment, ne vous était pas nécessaire.

LE COMTE.

Bien, bien, je suis content, cousin. (A part.) Allons, mes gens de justice n'auront rien à faire ici.

SCENE XIV.

Les Précédens, D. ALONSO.

LE COMTE.

Eh ! vous voilà donc, mon cher Alonso. Je vous croyais encore... Ah ça, vous ne m'en voulez pas ?

ALONSO, sans le regarder.

Plaisante question !

LE COMTE.

Eh bien, à votre aise, mon ami, rancune tenante.

ALONSO, de même.

Oui, rancune tenante.

LE COMTE.

Et réjouissons-nous.

ALONSO, de même.

Et réjouissons-nous.

D. RAMIRE.

Margarita, appelle ces Bohémiens, qu'ils viennent nous montrer leur savoir faire. Ah ! voilà mon fils qui nous amène toute la compagnie.

MARGARITA, à la coulisse où sont passés les Bohémiens.

Entrez, entrez, mes amis.

SCENE XV.

Les Précédens, D. FELIX, LEONORA, Dames et Seigneurs Espagnols, D. FERNAND, Bohémiens et Bohémiennes.

(D. Félix entre donnant la main à Léonora; il est suivi de Dames et Seigneurs invités à la fête. D. Fernand entre avec ses Bohémiens qui ont ôté leurs mandilles, et paraissent légèrement et brillamment vêtus.)

THERESINA, tendant la main à D. Fernand.

Chef des Bohémiens, me direz-vous ma bonne aventure?

FERNAND.

Volontiers, signora. (regardant dans sa main) Signora, je crois voir dans ces lignes que vous aimez celui qui doit être votre époux.

THERESINA.

Vous y voyez déjà fort bien.

LE COMTE, joyeux, à part.

Bon!

THERESINA

Et lui, m'aime-t-il?

FERNAND.

Il vous adore.

LE COMTE.

Certainement, certainement, je l'adore. (serrant la main de D. Fernand.) Vous êtes un aimable devin.

D. RAMIRE.

Allons, prenons place.

LE COMTE, prenant la main de Thérésina.

La mienne est auprès de vous, charmante Thérésina.

(Tout le monde se place et le ballet commence. Après plusieurs entrées, on aperçoit dans le fond des hommes enveloppés de longs manteaux qui leur cachent la figure. Pedrillo arrive avec eux.)

SCENE XVI.

Les Précédens, Gens de Justice, PEDRILLO.

D. RAMIRE.

Pedrillo, qui sont ces gens que tu nous amènes?

PEDRILLO.

Seigneur, i's'disont d'la connaissance du comte d'Los Montès, et voudraient lui parler.

LE COMTE, se levant.

Ah! je sais... (A part.) Ils sont exacts. (A Thérésina.) Pardon, chère cousine, ce n'est que pour un instant. (A part.) je vais les renvoyer.

(Il va trouver les hommes aux manteaux et les fait retirer dans la coulisse. Pendant ce tems là la danse recommence. D. Fernand vient auprès de Thérésina, lui parle, et fait pas s'asseoir à la place du Comte.)

LE COMTE, *revenant.*

Eh mais, ce chef des Bohémiens qui a pris ma place.

*(Il s'approche tout doucement pour examiner D. Fernand.)*FERNAND et THERESINA, *l'apercevant auprès d'eux.*

O ciel!

LE COMTE, *saisissant vivement Fernand au collet et lui arrachant sa fausse barbe.*C'est mon coquin de neveu! *(toute la danse s'interrompt et tout le monde se lève.)* Mais par quel prodige... *(courant vers le fond.)* Messieurs, messieurs, revenez.D. RAMIRE, THERESINA et D. FELIX, *ensemble.*

Que veut-il faire?

LE COMTE, *revenant.*

Thérésina, m'accordez-vous votre main? répondez à l'instant, oui ou non.

THERESINA.

Je ne conçois pas, seigneur...

LE COMTE.

Oui ou non.

THERESINA.

Puisque vous l'exigez si brusquement, voici ma réponse: D. Fernand est de retour avant les deux jours écoulés, c'est non, seigneur Los Montès.

LE COMTE.

Non? Eh bien, signora... *(se retournant, aux gens de justice qui rentrent.)* Approchez, messieurs.

SCENE XVII.

Les Précédens, un Alcade et autres Gens de justice.

(Ils ont écarté leurs manteaux.)

D. RAMIRE.

Que vois-je? l'Alcade! que signifie...

LE COMTE.

M. l'Alcade, faites promptement apposer les scellés pour la conservation de mes droits. *(l'Alcade présente plusieurs papiers à D. Ramire.)* Prenez et lisez, cousin. Ce sont des copies d'actes qui m'assurent la propriété de la moitié du trésor que vous avez découvert dans ce château; et comme je présume que vous avez déjà dépensé ou mis à couvert plus que la moitié qui vous appartient, trouvez bon qu'au moins je m'assure du reste. *(Aux gens de justice, tandis que D. Ramire examine les papiers.)* Allez, messieurs, faites perquisition partout, et tenez note exacte de ce que vous trouverez.

D. FELIX.

Comment, c'est ce misérable qui, non content d'avoir usurpé

le nom et les biens des Los Montès, voudrait encore étendre ses rapines jusqu'au château d'Algunar!

LE COMTE, *aux gens de justice.*

Allez, faites votre devoir. (*L'Alcade et ses gens font un mouvement.*)

D. FELIX, *furieux.*

Si quelqu'un de vous a l'audace de faire un pas...

D. RAMIRE, *après avoir lu.*

Arrête, mon fils. Les droits qu'il reclame ne me paraissent pas dépourvus de raisons.

D. FELIX.

Que dites-vous, mon père?

LE COMTE.

Voilà qui est raisonnable au moins.

D. RAMIRE, *douloureusement.*

Mes chers enfans, vous aurez joui d'un instant de bonheur, mais je crains bien que nous ne soyons bientôt redevenus aussi pauvres qu'auparavant.

D. FELIX et THERESINA.

Juste ciel!

(*Ils restent consternés ainsi que Fernand et Léonora.*)

MARGARITA, *bas à Pédrillo.*

Ah! mon cher Pédrillo, si Samuel Igloof pouvait revenir!

PÉDRILLO.

J'n'en sais rien, mais l'tems est furieusement à l'orage du côté d'la grande avenue.

LE COMTE, *a l'alcade.*

Allez, allez, messieurs.

(*L'alcade et ses gens vont pour entrer dans un appartement à côté. Bruit de tempête, accompagné d'éclairs et de tonnerre. L'alcade et ses gens s'arrêtent. Au bruit d'un coup plus fort, les chassis ajoutés du fond tombent avec les draperies qui les décoraient, et laissent voir davantage les ruines et le jardin, qui s'éclaire et s'obscurcit tour-à-tour. L'effroi s'est emparé des danseurs, et les a fait s'écarter à droite et à gauche. Igloof, environné d'éclairs, se montre subitement au milieu du jardin.*)

D. RAMIRE.

Grand dieu! c'est lui!

D. FELIX, THERESINA, PEDRILLO et MARGARITA, *ensemble.*

Le voilà!

LE COMTE, *effrayé.*

C'est lui!

ALONSO, *a part.*

Je crois que je vais me venger!

SCÈNE XVIII ET DERNIÈRE.

Les Précédens, IGLOUF. (*L'orage est apaisé.*)

IGLOUF, s'approchant, et donnant à D. Ramire un papier qui paraît vieux et enfumé.

Voyez, D. Ramire. (*au comte, lui donnant une lettre d'un papier neuf.*) J'ai vu à Moscou votre ami Texado; voici sa lettre.

LE COMTE, ouvrant précipitamment la lettre.

C'est bien son écriture, ma foi! (*lisant.*) Moscou, ce... (*à lui-même.*) La date est d'aujourd'hui! (*Il chiffonne la lettre d'un air dépité.*)

D. RAMIRE.

Et ceci est bien l'écriture du feu comte de Los Montès; l'adresse à Sébastien Los Montès, au Bengale.

LE COMTE, à part.

Mais, c'est donc le diable que cet homme-là!

D. RAMIRE, aux bohémiens et aux gens de justice.

Eloignez-vous.

(*Tout le monde se retire dans le fond avec Pédrillo et Margarita. Les dames et seigneurs invités s'éloignent par discrétion; il ne reste sur le devant que les intéressés*)

IGLOUF, au comte.

J'en suis fâché, mais vous avez voulu me faire voyager.

LE COMTE, à part.

Allons, allons, je suis un sot de m'effrayer, quand j'ai de quoi leur répondre.

D. RAMIRE.

Sébastien, cette lettre écrite il y a quarante ans, par celui qui se disait votre père, a dû vous apprendre au Bengale que vous n'étiez pas son fils, qu'il ne lui restait d'autre enfant que celui qui depuis fut le père de vos victimes, D. Fernand et Léonora. Il est étonnant que vous ayez feint si long-tems de l'ignorer.

LE COMTE.

Cette lettre n'a pu rien m'apprendre de ce que vous dites, car je ne l'ai pas reçue; ainsi, renfermât-elle la vérité, ce dont on peut douter, le tems a légitimé mon état et ma fortune. On ne me les a jamais contestés, et je ne crains rien.

IGLOUF.

Quoi? vous pouvez nier que cette lettre vous soit parvenue?

LE COMTE.

Oui, je le nis; qu'on me prouve que je l'ai reçue.

Juif errant

ALONSO, *s'approchant un papier à la main.*

En voici la réponse.

D. FELIX, *lui arrachant le papier.*

Ah! voyons.

LE COMTE, *à part.*

Je suis perdu! (*bas à Alonso.*) Perfide Alonso!

ALONSO.

En conscience, je vous devais cela.

D. FELIX, *montrant le papier au Comte.*

Est-ce votre écriture?

LE COMTE.

Eh! oui, morbleu! (*à part.*) Avoir été soixante ans riche et considéré, et me voir aujourd'hui... adieu. (*il va pour sortir.*)

FERNAND.

Arrêtez, D. Sébastien. Ma sœur ne me dédira pas sans doute. Nous serons assez riches de la moitié de votre immense fortune. L'autre moitié restera à votre disposition; nous garderons le silence et nous n'imputerons qu'à votre générosité l'abandon que vous êtes forcé de nous faire.

LEONORA.

Mon frère a prévenu mes intentions.

LE COMTE.

Mais ce silence que vous me promettez, sera-t-il gardé par ce traître d'Alonso?

ALONSO.

Rassurez-vous, je me suis vengé, je ne vous en veux plus.

D. RAMIRE:

Samuel Igloof, que de reconnaissance...

IGLOUF.

J'ai satisfait mon cœur, vous ne me devez rien; mais voici le moment cruel qui va me forcer à me séparer de vous.

D. RAMIRE.

Vous avez encore deux jours à rester parmi les heureux que vous avez faits.

IGLOUF.

Non, D. Ramire. Le voyage que je viens d'entreprendre abrège pour moi le tems qui m'est ordinairement accordé. C'est encore une fatalité attachée à ma bizarre existence. Un jour, je reverrai ces lieux sans doute; mais ce sera pour m'informer si votre postérité est heureuse. Adieu, charmante Thérésina, adieu, Félix, Fernand, Léonora, puisse un heureux hymen... ô ciel! je ne puis plus long-tems... (*il paraît entraîné par une force invisible.*)

THERESINA.

Restez, restez encore quelques momens avec nous.

IGLOUF.

Cela m'est impossible. Vous le voyez, un pouvoir surnaturel...

(On le voit glisser malgré lui en arrière et disparaître en s'écriant.)

Adieu, mes amis. Thérésina, adieu, adieu pour toujours.

(Tous les yeux sont tournés vers l'endroit par où il est sorti. Le tonnerre gronde de nouveau. Le ceintre et l'un des côtés de la grande porte du fond s'écroulent ; la foudre éclate, brise, et enflamme un arbre qui est dans le jardin ; et c'est à la lueur extraordinaire de cet incendie, que le rideau tombe.)

Fin du troisième et dernier acte.